NOUVEL ESSAI
DE
MÉDECINE PRATIQUE
SUR LES CANCERS,
CONTENANT,

1°. L'hiſtoire de leur nature, de leurs cauſes & de leurs différentes eſpeces.

2°. La cure palliative.

3°. Une deſcription des remedes propoſés comme ſpécifiques, quoiqu'ils ſoient dangereux & inſuffiſants avec quelques remarques ſur leur ſujet.

4°. La méthode la plus ſûre & plus efficace de les traiter, fondée ſur la raiſon, & confirmée par l'expérience.

Avec une nouvelle méthode plus ſûre & plus efficace d'employer la ciguë.

On y a joint l'extrait d'un autre Eſſai ſur la guériſon des fiſtules ſans avoir beſoin des ſecours cruels de l'opération ni des cauſtiques.

Par J. BURROWS, Docteur en médecine.

A LONDRES,
Et ſe vend à PARIS, chez DESSAIN *junior*, Libraire, Quai des Auguſtins.
M. DCC. LXVII.

PRÉFACE.

QUOIQUE la Médecine ſe ſoit perfectionnée par l'application & les travaux aſſidus de ceux qui l'ont cultivée depuis une longue ſuite de ſiécle, on peut cependant encore eſſayer d'en rendre la pratique plus univerſelle : l'utilité des premieres découvertes, en même temps qu'elle prouve l'étendue de l'art, juſtifie ces tentatives.

Il ſe rencontre malheureuſement dans la médecine, comme

dans les autres arts, des obſtacles qui s'oppoſent aux découvertes. Un des plus grands eſt le découragement que portent dans les cœurs ces hommes aveuglés par le préjugé. Leur eſprit reſſerré dans des bornes étroites, ou leur indolence naturelle les rendant incapables de ſe frayer de nouvelles routes, ils rejettent comme préſomptueuſes les nouveaux moyens de guériſon propoſés dans les cas les plus difficiles, & dans ceux qui juſqu'ici ont été regardés comme incurables.

L'avarice a tant d'empire ſur les hommes, que quiconque s'eſt fait une réputation dans le mon-

de par ſon mérite ou par une fortune conſidérable, s'arroge alors le droit de borner les travaux d'autrui, & s'efforce même par des écrits de décourager ceux qui tentent de nouvelles découvertes, comme ſi après lui, il n'y avoit plus rien à faire dans la médecine.

Pour empêcher, les eſprits capables de ces recherches, de s'y livrer, ils inſinuent adroitement qu'au cas qu'il y ait quelque maladie qu'on n'ait pu encore guérir, c'en eſt aſſez pour donner lieu aux empiriques d'avancer, non-ſeulement qu'ils ont étudié cette maladie, mais qu'ils ont encore découvert un ſpéci-

fique pour la guérir : ils font plus, ils critiquent les plus habiles médecins, & mettent tout en uſage pour les faire tomber dans le mépris.

Le nombre des malades eſt ſi grand, ajoutent-ils, & l'homme eſt naturellement ſi empreſſé à faire uſage de tout ce qu'il croit pouvoir ſoulager ſes maux, qu'il eſt fort aiſé à ceux qui ont la hardieſſe de publier leurs découvertes, d'en impoſer.

Ce raiſonnement peut être vrai à l'égard des empiriques, mais on ne ſçauroit l'appliquer à un médecin ſçavant & expérimenté, qui s'acquittant des obligations de ſon état, oſe d'un

pas hardi parcourir le vaſte champ de la médecine, & communiquer au public les découvertes utiles qu'il a faites dans le cours de ſa pratique.

On me promettra d'obſerver que rien n'eſt plus oppoſé à la ſaine raiſon & à l'expérience, ni plus funeſte à l'humanité, que de décourager ainſi ceux qui travaillent à faire de nouvelles découvertes en médecine, laquelle n'a d'autre but que de la délivrer des maux qui l'affligent. Si l'on eut aveuglément ſuivi la pratique en uſage dans l'enfance de cet art, que d'hommes gémiroient ſous le poids de leurs maladies, ſans eſpérance de les voir jamais finir.

J'avoue que nous avons une infinité de remedes, mais en euſſions-nous encore davantage, leur nombre n'auroit jamais été à charge à la médecine, ſi ceux qui la profeſſent ne les avoient combinés en mille façons différentes, & n'avoient rempli la pharmacie de quantité de compoſitions inutiles. Pour avoir porté cette étude trop loin, & faute de ſpécifiques capables de rendre la pratique fixe & certaine, l'art ne conſiſte plus que dans les immenſes recueils de formules & de recettes, dont tout le mérite eſt dû aux noms pompeux qu'elles portent, & dont

la plûpart ſont compoſées de drogues oppoſées entr'elles.

Quoi qu'il en ſoit, pour prouver l'utilité des découvertes, & exciter à en faire, nous obſerverons ici que la nature n'a infligé aucune maladie à l'homme, qu'elle ne lui ait en même temps fourni un remede pour la guérir, & que s'il y en a quelqu'une d'incurable, c'eſt bien moins faute de remede, que parce qu'on ne l'a pas encore trouvé.

Le corps humain, qui eſt, dit Bacon, chap. 20, le ſujet de la médecine, eſt infiniment plus ſuſceptible de remede qu'aucun autre corps

naturel ; mais il faut en même temps convenir que le remede eſt également ſuſceptible d'erreur ; car la même variété de ſujets & de tempéramens, qui rend la cure des maladies poſſible, devient auſſi pour le médecin une ſource d'erreurs. On peut donc regarder la médecine, ſur-tout de la maniere dont on l'exerce aujourd'hui, comme une des ſciences les plus conjecturales, & ſon étude comme une des plus difficiles, vû l'exactitude qu'elle exige.

Si des ames baſſes & vénales ſe ſont efforcées, quoiqu'en vain, d'empêcher les découvertes qu'on pouvoit faire dans la plus

utile & la plus étendue de toutes les ſciences, il s'eſt trouvé d'un autre côté des ames nobles & généreuſes, qui non-ſeulement ont recommandé l'étude de la médecine en général, mais qui ont même voulu qu'on s'appliquât en particulier à la guériſon des maladies regardées juſqu'ici comme incurables; auſſi a-t-on fait des cures qu'on avoit toujours eſtimées impoſſibles.

Je pourrois citer beaucoup d'exemples des ſuccès qu'ont eus les nouvelles découvertes; elles ſuffiroient pour montrer la néceſſité abſolue de travailler à en faire beaucoup d'autres.

Je me bornerai à un ſeul ; c'eſt celui des maladies vénériennes. La premiere fois que cette maladie parut, les médecins la traiterent ſi mal, faute d'expérience, qu'elle cauſa les mêmes ravages que la peſte. Elle fit même de ſi grands progrès dans Paris, que le Prevôt des Marchands publia, à l'inſtigation même des médecins une ordonnance qui enjoignoit à tous les vérolés de ſortir de la ville, ſous peine d'être jettés dans la Seine. Toute déſeſpérée qu'elle étoit, cette reſſource, ayant paru la ſeule qu'on put employer, pour extirper ce fléau dange-

reux (*), cet ordre rigoureux fut obfervé juſqu'au temps où Paracelſe découvrit l'uſage du mercure, & l'on peut dire qu'il eſt le premier qui ait changé la face de la médecine, & qui y ait introduit la chymie.

Les plus ſçavans médecins, entr'autres Boerhave ont non-ſeulement recommandé l'étude de la médecine, mais ont même encouragé par leur exemple ceux qui la cultive à marcher ſur leurs traces. La médecine, dit-il, n'eſt point la

(*) Aſtruc. Traité des Maladies Vénériennes, chap. 15.

production de l'eſprit humain ; ni le fruit dn raiſonnement & des conſéquences. Elle doit ſon origine au hazard & à des expériences dont on ignoroit le réſultat. On l'a enfin réduite en art ou en ſyſtême, en recueillant les axiomes ou les vérités générales, dont l'expérience avoit démontré la certitude, & en obſervant les effets conſtans & uniformes qui en réſultoient. Ce corps de vérités générales, ainſi compoſé de toutes les vérités particulieres, eſt ce qu'on appelle la théorie de la médecine, & l'on ne doit admettre les expériences qu'autant qu'elles ſervent à conſtater une vérité.

Il paroît encore par une infinité d'obſervations, que les vérités, en médecine, ſont bien moins le fruit du raiſonnement que celui d'une foule d'expériences dûes au hazard.

Animé par l'expérience & par l'exemple des ſçavans, & plein d'un ſouverain mépris pour les ſophiſtes, qui n'écrivent que pour cacher leur ignorance, & détourner les autres de travailler à la découverte des vérités qu'ils n'ont ſçu trouver, je préſente cet eſſai au public ; je le prie de ne point s'en laiſſer impoſer, ni par le nom, ni par le titre qu'il porte, mais d'en juger ſuivant les principes de la droite raiſon.

Le cancer, dont j'ai fait une étude particuliere pendant vingt années de voyages, en France, en Italie, en Turquie, dans le Levant, &c. a paſſé juſqu'ici pour une maladie incurable, & les méthodes dont on s'eſt ſervi pour le guérir, n'ont été tout au plus que palliatives. Je m'attends donc à être traité de préſomptueux, lorſque je dirai qu'on peut le guérir. C'eſt cependant ce que j'eſpere prouver, non-ſeulement par la théorie que j'établis dans le cours de cet eſſai, mais encore par le ſuccès que ma méthode a eus, ſuccès qui la mettent en état de ſubir l'examen le plus rigoureux.

M'étant apperçu que les skirrhes & les cancers ſont extrêmement communs, & que les méthodes employées juſqu'ici pour les guérir, n'avoient produit aucun effet, je réſolus d'étudier à fond leur nature, & de découvrir s'il ſe pouvoit quelque ſpécifique ſur l'efficacité duquel on pût compter. Pour cet effet, je relus attentivement les écrits des plus habiles médecins, j'examinai leurs méthodes, j'employai divers moyens, & fis beaucoup d'expériences pendant pluſieurs années avec l'attention la plus ſcrupuleuſe; mais mon travail & mes recherches ne ſervirent qu'à me confirmer dans l'opinion

où j'étois, qu'on ne pouvoit guère employer que des remedes palliatifs.

L'inutilité de ceux dont je m'étois ſervi, fut cauſe que j'eus enfin recours à l'amputation, mais cette méthode me parut auſſi inſuffiſante que la premiere; & j'eus la ſatisfaction de voir que les plus fameux médecins en portoient le même jugement que moi. De ce nombre, eſt le docteur Monro, célebre profeſſeur à Edinbourg. Voici le cas dont il s'agiſſoit. On fit pour une dame attaquée d'un cancer au ſein, une conſultation à laquelle les docteurs Monro, Rutherford, Cullen & Auſtin aſſiſterent. Le

docteur Monro fut d'avis qu'on n'en vînt point à l'extirpation, disant que de deux cens femmes à qui on avoit amputé la mammelle, trois seulement avoient été radicalement guéries.

Pour décrier ceux qui se vantent de guérir les cancers, on s'est fondé sur l'incertitude & le peu de succès des méthodes curatives employées jusqu'ici & l'on a abandonné les malades comme absolument désespérés, parce que l'on a négligé le mal dans son origine, & parce que l'on a ignoré ce que dit Van Swieten, dans son *commentaire sur les aphorismes de Boerhaave:* Qu'on ne sçauroit traiter les skir-

rhes avec trop d'attention, puiſque c'eſt par eux que le cancer commence. Perſuadé de la néceſſité de trouver un remède contre cette redoutable maladie, je continuai mes recherches & mes expériences dans le cours de mes voyages, & je fus enfin récompenſé de mes peines. Je liai connoiſſance dans le Levant avec un médecin arménien, qui traitoit les cancers avec un ſuccès étonnant. Je ne pus m'empêcher de lui avouer que ſon remede étoit infiniment plus efficace qu'aucun autre que mes confreres & moi connûſſions, & il fut aſſez généreux pour me le communiquer. J'en fis l'eſſai ſur

pluſieurs malades affligés de skirrhes & de cancers, & ſon effet paſſa mon attente.

Afin de rendre ce remede d'une utilité plus générale, j'en diſtribuai une partie à quelques médecins étrangers, & ils me marquerent qu'ils l'employoient avec le même ſuccès que j'obtenois en Angleterre, ſoit qu'il s'agit de diſſoudre les tumeurs skirrheuſes, ou de les amener à une ſuppuration louable, ou de guérir radicalement les cancers, ſans répercuter l'humeur, ni la faire refluer dans les parties nobles, accident que produiſent la plûpart des autres remedes, ainſi qu'on le verra dans cet eſſai.

Comme je n'avance rien que de vrai, je prie tout médecin de la faculté d'examiner mes malades avant que je commence à leur adminiſtrer mes remedes, de les viſiter pendant le traitement, & de les voir après leur guériſon, afin de s'aſſurer ſi mes remedes ont produit l'effet que j'avois promis.

Pour juſtifier mes prétentions je parle d'abord de l'origine des skirrhes & des cancers; ce que j'en dis ſert à expliquer & à éclaircir la nature & l'hiſtoire de la maladie dont je traite. Je rapporte enſuite le traitement général & particulier, preſcrit par les autres médecins; j'y joins, quelques obſervations, & enfin

tout ce qui m'a paru le plus sûr & le plus infaillible pour la guérison de ces redoutables maladies ; tout ce que je crois s'accorder le mieux avec la théorie de la maladie, & répondre le plus efficacement avec les vertus & les qualités de remédes que je mets en usage.

S'il m'arrive de m'écarter quelquefois du sentiment des médecins, ce n'est point dans le dessein de mépriser leur travail ni de diminuer la confiance qu'ils méritent : je sçais ce que je dois à ceux que je regarde & regarderai toujours comme mes maîtres.

Quant à cet Essai qui a été

publié en Anglois ſous ce titre; *A new practical Eſſay on cancers &c... London, W. Owen, and J. Almon*, 1767. j'ai penſé que je devois profiter de mon ſéjour à Paris pour le faire paroître en langue françoiſe, & qu'il y pourroit être auſſi favorablement reçu qu'il l'a été en Angleterre.

Il m'a ſemblé que je devois ajouter à cet Eſſai, l'*extrait d'un autre ſur la guériſon des fiſtules, des hémorrhoïdes*, &c.... lequel paroîtra dès que j'aurai pu y mettre la derniere main.

NOUVEL

NOUVEL ESSAI

DE

MÉDECINE PRATIQUE

SUR LES CANCERS.

LA pratique, que j'établirai dans ce traité, ſera fondée ſur des principes ſolides & raiſonnés; j'éviterai avec ſoin toutes les ſpéculations triviales, qui, bien qu'elles puiſſent amuſer les lecteurs, s'éloignent trop du but de notre profeſſion, lequel conſiſte à délivrer les hommes des maladies, des douleurs & des infirmités auxquelles ils ſont ſujets.

Pour me conformer à la méthode des médecins qui veulent connoître l'état d'un malade, je rapporterai d'abord les

ſymptômes de la maladie, j'en rechercherai les cauſes ; j'indiquerai les ſuites qu'elle peut avoir, lorſqu'elle dure ou qu'elle eſt mal traitée ; & comment tous ces accidents proviennent néceſſairement de la durée de la maladie, du tempérament du malade, & de l'effet des remedes.

Afin de connoître parfaitement la nature du cancer, & le traitement qu'il exige, il eſt néceſſaire de rechercher avec ſoin ſes cauſes & ſes ſymptômes, & d'en donner une explication exacte & circonſtanciée. Je commencerai donc par décrire le skirrhe, qui eſt l'origine & la ſource du cancer : j'en ſuivrai les progrès juſqu'au moment où il a acquis ſon plus haut degré de malignité.

Mais avant que d'aller plus loin, il convient d'expliquer ce qu'on entend par tumeur morbifique. Il ſuffira de rapporter avec la plus grande exactitude & la ſincérité la plus ſcrupuleuſe, ce que j'ai obſervé dans les divers traitements que j'ai fait de cancers, tant en Angleterre que dans les pays étrangers.

CHAPITRE I.

De la Tumeur morbifique.

LA tumeur morbifique eſt une groſſeur ou enflure contre nature laquelle s'éleve au deſſus du niveau des parties ambiantes ou circonvoiſines, produite par une humeur qui s'arrête dans quelque partie contre l'ordre de la nature, de maniere qu'on peut la regarder comme une vraie maladie.

Par exemple, lorſqu'une partie du corps humain s'enfle & groſſit au-delà de ſon volume naturel, à l'occaſion d'une humeur qui s'y arrête; on donne à cette enflure le nom de tumeur humorale, & c'eſt ſeulement de celle-ci que je vais traiter.

Ces ſortes de tumeurs ſont ou ſanguines, ou lymphatiques; les premieres ſont cauſées par fluxion, les ſecondes par congeſtion. La tumeur cauſée par fluxion, eſt celle qui ſe forme tout à

coup, ou dans un petit eſpace de temps, à cauſe de la fluidité & de la rétention du ſang; & la tumeur par congeſtion, celle qui vient par degré, & d'une maniere preſque inſenſible, à cauſe de la lenteur & de l'épaiſſeur de la lymphe. Ses cauſes ſont ou internes ou externes.

Les tumeurs inflammatoires ſont de l'eſpece ſanguine, & l'on peut mettre de ce nombre la phlogoſe, l'éryſipele & le phlegmon. Comme elles proviennent de la même cauſe, ſçavoir d'une réplétion ſoudaine de ſang, elles ſont à peu près les mêmes, & ne different que par le plus ou le moins d'inflammation dont elles ſont accompagnées.

Les tumeurs indolentes ou inſenſibles ſont de l'eſpece lymphatique, comme l'œdéme & le skirrhe. Elles ont auſſi leurs gradations, j'en traiterai plus particuliérement, parce qu'elles ſont le préſage & la baſe du cancer.

Les ſignes pathognomoniques ou inſéparables d'une tumeur inflammatoire ſont, la chaleur, la douleur, la tenſion, la rénitence, la pulſation & la

rougeur. Ces ſymptômes ſont tous eſſentiels, mais ils n'ont pas toujours la même violence.

Les ſignes caractériſtiques & eſſentiels d'une tumeur skirrheuſe ſont, la dureté, la rénitence, l'indolence, ſans chaleur, ſans changement de couleur à la peau. Ces ſignes diagnoſtiques ont auſſi leurs variations.

Les tumeurs, tant ſanguines que lymphatiques, ont auſſi leurs différences accidentelles, qui procédent de la diverſité de leurs cauſes, de leur nature, de leur reſſemblance, de leur ſituation. Comme leur deſcription importe peu à mon ſujet, je la paſſerai ſous ſilence.

Les tumeurs ſont pareillement ſimples, ou compliquées; bénignes, ou malignes; univerſelles, ou partielles; parfaites, ou imparfaites; groſſes, ou petites; légitimes ou fauſſes; circonſcriptes, ou non circonſcriptes; ſyſtrophiques, ou occultes; ou ulcérées, ouvertes, & confirmées. Elles ont auſſi leurs périodes, comme leur commencement, leur accroiſſement, leur état ou leur

consistance, leur diminution ou résolution; elles dégénérent souvent en skirrhe, en cancer, en gangrene, ou en mortification. Je parlerai de chacun de ces accidens en son lieu.

CHAPITRE II.

Du Phlegmon ou de l'Inflammation.

LE sang en circulant, (*) est sujet à s'arrêter dans les différentes parties du

(*) Il est certain que les anciens ont connu la circulation du sang, comme cela paroît évidemment par la description anatomique que fait Xénophon du corps humain dans le premier livre des *dits & faits mémorables de Socrate chap.* 45. *Edit. d'Oxford*, & par celle qu'en donne Platon dans son Timée *passim*; Longin l'a trouvée si belle, qu'il a jugé à propos de la copier, & je vais la rapporter ici d'après lui.

» Il appelle la tête une citadelle. Il dit que

corps, & cette ſtagnation eſt ſuivie d'enflure, de tenſion, de rougeur, de chaleur dans la partie affectée, & même de fiévre, lorſque ces ſymptômes ſont conſidérables. Toutes ces eſpeces de ré-

---

» le col eſt un iſthme qui a été mis entre elle » & la poitrine. Que les vertebres ſont comme » des gonds ſur leſquels elle tourne. Que le » cœur eſt la ſource des veines, la fontaine » du ſang, qui dela circule avec rapidité » dans toutes les autres parties, & qu'il eſt » diſpoſé comme une fortereſſe gardée de tous » côtés. Il dit que le ſang eſt la pâture de la » chair; & afin, pourſuit-il, que toutes les » parties pûſſent recevoir l'aliment, les Dieux » y ont creuſé, comme dans un jardin, plu- » ſieurs canaux, afin que (*) les ruiſſeaux des » veines ſortant du cœur comme de leur ſour- » ce, puſſent couler dans ces conduits étroits » du corps humain.

Il paroît par cette deſcription que la circulation du ſang a été connue des anciens, & il peut très-bien ſe faire que les modernes en aient profité, pour faire revivre l'ancien ſyſtême.

(*) Il veut parler des anaſtomoſes des veines & des arteres.

plétions ſont généralement appellées tumeurs inflammatoires. Les Grecs ont nommé cette eſpece de tumeur φλεγμονὴ c'eſt-à-dire *inflammation*, *embraſement*, à cauſe de la chaleur dont elle eſt accompagnée ; & les Latins, pour la même raiſon, *inflammatio*. On emploie l'un & l'autre mot en Anglois & en François, mais on ſe ſert plus communement de celui d'inflammation, & on la diſtingue, ſelon le degré du mal en *phlogoſe*, lorſque les ſymptômes ſont légers ; & en *phlegmon* ou inflammation, lorſqu'ils ſont violents.

Cette tumeur a quatre périodes. Son commencement & ſon augmentation, c'eſt-à-dire, lorſque les ſymptômes dont je viens de parler commencent & continuent d'augmenter ; ſon état, ou ſa conſiſtance, lorſque les accidens reſtent dans le même degré ; ſa diminution ou réſolution, lorſqu'ils commencent à diminuer, & que la tumeur ſe diſſipe peu à peu.

Quelquefois, au lieu d'une réſolution, il ſurvient une ſuppuration, pour lors,

après que les ſymptômes ſont parvenus au plus haut degré de violence, la tumeur s'amollit & forme un abſcès ou un apoſtême. Cet état tient le milieu entre la réſolution & la gangrene : d'autres fois (ce qui eſt plus fâcheux,) dans l'état de la maladie, la tumeur noircit, s'affaiſe & devient indolente, & il ſurvient gangrene, laquelle eſt bientôt ſuivie du ſphacele, ou d'une mortification complette.

Le phlegmon, ou l'inflammation eſt externe ou interne; externe, lorſqu'elle affecte les parties extérieures, comme les mammelles, les aiſſelles, &c; interne, lorſqu'elle attaque les viſceres, ou quelqu'autre partie interne. On la diſtingue par le pouls, lorſqu'elle eſt parvenue à un degré conſidérable; par la connoiſſance qu'on a de l'anatomie; par l'endroit où le malade rapporte la douleur; & par l'analogie qu'elle a avec les inflammations extérieures.

La fiévre eſt un autre ſymptôme eſſentiel de l'inflammation, ſur-tout, lorſqu'elle eſt conſidérable & interne; quel-

quefois elle précc le l'inflammation, & contribue à la produire ; quelquefois elle provient de la cauſe même de l'inflammation : mais lorſque ces circonſtances n'ont pas lieu, elle ſuccede toujours à l'inflammation, quelque légere qu'elle ſoit; parce que le déſordre ſeul, que la réplétion inflammatoire produit dans la circulation, ſuffit pour l'occaſionner, indépendamment des autres circonſtances qui peuvent y donner lieu.

Quelquefois elle eſt circonſcripte, c'eſt à-dire limitée ; & quelquefois non circonſcripte, c'eſt-à-dire, que ſes limites ne ſont point fixes, & vont en dégradant. Elle eſt ſyſtrophique, lorſqu'elle vient à ſuppuration ; & non ſyſtrophique, lorſqu'elle ſe réſout.

Il y a des ſignes certains auxquels on peut connoître les différens degrés de l'inflammation ; & comme il y a trois autres eſpeces de tumeurs principales, ſçavoir l'œdéme, l'éryſipele, & le skirrhe, il doit réſulter des combinaiſons particulieres du concours de chacune de ces tumeurs, avec l'inflammation. Par

exemple, elle peut être ſimple ou compliquée avec quelqu'une d'elles, ce qui conſtitue différentes eſpeces d'inflammation, ſavoir l'inflammation éryſipélateuſe, l'inflammation œdémateuſe, & l'inflammation skirrheuſe.

Les mammelles des femmes ſont auſſi ſujettes à l'inflammation, qu'aucune autre partie du corps. Elle eſt univerſelle, lorſqu'elle ſe répand ſur toute la poitrine, mais cette eſpece eſt fort rare; quand elle n'en affecte qu'une partie, elle n'eſt que partielle,

On juge de l'enflure & de la tenſion de cette partie par l'eſpace qu'elle occupe, par la réſiſtance qu'on y ſent, par la chaleur, la rougeur & la douleur. A ces ſymptômes qui appartiennent eſſentiellement à l'inflammation des mammelles, il s'en joint d'autres, qui, bien qu'ils ſoient moins eſſentiels, demandent cependant une attention conſidérable; comme la ſuppreſſion du lait, lorſque l'inflammation attaque une femme en couche; des regles, lorſqu'elle ſurvient dans le temps de leur évacuation.

La théorie des cauſes de l'inflammation ſe réduit néceſſairement à fixer les cauſes qui peuvent donner lieu à la réplétion des vaiſſeaux ſanguins de la partie affectée ; à l'irruption ou la déviation du ſang dans les vaiſſeaux lymphatiques collatéraux, à l'extravaſation d'une partie de ce même ſang & ſon épanchement dans la texture des parties, en conſéquence de la lacération des vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques. La premiere produit une ſimple phlogoſe ; la ſeconde une inflammation ordinaire ; la troiſieme une inflammation ſyſtrophique. Ces trois cauſes ſont tellement liées les unes avec les autres, que la réplétion produit une irruption, lorſqu'elle eſt trop grande, ou qu'elle dure trop long-temps ; & les deux enſemble une extravaſation, lorſque les circonſtances ſont les mêmes.

Il y a donc trois principales claſſes qui renferment toutes les cauſes de l'inflammation des mammelles, & il ne manque plus, pour l'entier éclairciſſement de cette théorie, que de rapporter les cauſes particulieres qui peuvent ſeules exciter une

inflammation, laquelle eſt d'autant plus certaine, plus violente & plus dangereuſe, qu'elles ſe trouvent jointes à une diſpoſition antécédente qui augmente leur énergie, ou qui diſpoſe les mammelles à en être affectées.

Ces diſpoſitions antécédentes ſont de deux eſpeces; l'une univerſelle & dépendante de la quantité & de l'état du ſang; l'autre partielle, & relative à l'état particulier des mammelles & de leurs vaiſſeaux.

Les diſpoſitions générales antécédentes ſont la pléthore, ou la trop grande plénitude du ſang; la raréfaction de ce fluide, ou la diſpoſition qu'il a à ſe raréfier, laquelle équivaut à la pléthore; à quoi l'on peut ajouter, le trop grand uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, l'exercice outré, les paſſions violentes, la colere, par exemple; le froid ſubit, la frayeur, le chagrin exceſſif, *exedit animam ægritudo;* la chaleur exceſſive des ſaiſons, &c. parce que toutes ces cauſes raréfient conſidérablement le ſang, ou le font circuler avec trop d'impétuoſité.

Les diſpoſitions antécédentes locales ou particulieres ſont la laxité naturelle, ou le défaut d'élaſticité de la mammelle, qui lui ôte la force de preſſer le ſang; les obſtructions; les ſtagnations skirrheuſes de la mammelle, ou de quelqu'une de ſes parties, qui détournent le cours du ſang; la dilatation variqueuſe des vaiſſeaux, laquelle facilite ſa ſtagnation; le défaut particulier de quelqu'une des parties de la mammelle, à la ſuite d'une contuſion, d'une plaie, d'un déchirement, d'une compreſſion, d'une ulcération, & qui empêche la circulation du ſang.

Ce n'eſt qu'en examinant la nature & le degré de chacune de ces diſpoſitions, & en conſidérant attentivement les combinaiſons qu'elles peuvent avoir, avec les différentes cauſes de l'inflammation des mammelles, que l'on peut connoître au juſte le degré de l'inflammation, le danger & les ſuites qu'elle peut avoir, & les précautions qu'il convient de prendre.

L'inflammation des mammelles eſt

extrêmement dangereuſe ; mais elle peut l'être plus ou moins ſuivant les différentes circonſtances que j'ai marquées en parlant des ſymptômes.

Méthode Curative.

Il y a trois principales intentions à remplir dans le traitement de l'inflammation des mammelles. La premiere conſiſte à arrêter les progrès de la réplétion des vaiſſeaux, à diminuer celle qui eſt déjà faite, à prévenir les progrès de l'inflammation, & à appaiſer la violence de celle qui eſt déjà formée. La ſeconde à relâcher les fibres des mammelles, à diminuer ou faire ceſſer l'étranglement des vaiſſeaux capillaires, & à empêcher l'abord du ſang dans la partie obſtruée. La troiſieme, à calmer la douleur qui aggrave tous les ſymptômes, & qui eſt la principale cauſe de la conſtriction des fibres de la mammelle.

La premiere de ces intentions eſt la principale, & la plus importante. On

y ſatisfait par la ſaignée qui doit être plus ou moins forte ſelon le degré du mal, & à proportion des forces de la malade. Il y a pluſieurs moyens de remplir la ſeconde intention, & l'on doit choiſir ceux qui conviennent le plus aux circonſtances; ou, ſi on le juge à propos, il faut les eſſayer les uns après les autres ſelon le cas. Les remedes, dont on peut ſe ſervir, ſont ou internes ou externes. Je mets au nombre des premiers les tiſanes émollientes & rafraîchiſſantes, les émulſions; & au rang des ſeconds les cataplaſmes, les fomentations émollientes, les embrocations, &c.

Pour remplir la troiſieme intention, on a recours aux topiques anodyns & relâchans que j'ai propoſés pour la ſeconde, & les continuer juſqu'à ce que la tenſion de la partie ſoit ſenſiblement diminuée; c'eſt le ſeul moyen de calmer la douleur: on peut y joindre les narcotiques, qui deviennent néceſſaires, lorſque les ſimples relâchants ne ſuffiſent point. Mais il faut les donner à petite doſe, & les répéter toutes les quatre ou

cinq heures, afin de calmer la douleur, ſans aſſoupir la malade.

Précautions générales à obſerver dans le traitement de l'inflammation des Mammelles.

Les malades doivent ſe tenir dans leurs lits le plus tranquillement qu'il leur ſera poſſible; s'abſtenir ſur-tout de parler & de tout ce qui peut agiter l'eſprit: ces précautions ſont néceſſaires pour la guériſon. On les nourrira de bouillons légers, faits avec le veau & le poulet, ou, ce qui vaut encore mieux, de ſimple eau de poulet. On mettra cuire dans ces bouillons ou dans cette eau quelques herbes rafraîchiſſantes, à moins qu'on ne veuille leur donner la forme d'une émulſion, & dans ce cas on emploiera les ſemences froides. Quelque ſévere que paroiſſe ce régime, & quelque foible que ſoit la malade, il faut néanmoins le continuer pendant les quatre ou cinq premiers jours, & lui inter-

dire abſolument l'uſage du bœuf, juſqu'à ce qu'on ait des preuves certaines que la réſolution commence à ſe faire.

Dans le cas où le pouls s'affoiblit, il faut le ranimer avec de légers cordiaux & des diaphorétiques, & les remedes capables d'exciter une douce tranſpiration, mais telle qu'elle puiſſe relâcher les parties, obſervant cependant d'être circonſpect dans l'uſage de ces cordiaux.

Après avoir relâché les vaiſſeaux par un nombre ſuffiſant de ſaignées, & calmé la douleur dont l'inflammation eſt accompagnée, il faut vuider les premieres voies par des apozemes faits avec des herbes adouciſſantes & émollientes. Ces légers minoratifs ſont les ſeuls moyens qu'on puiſſe employer pour ſurmonter ou du moins diminuer les paroxyſmes, qui ſont le plus grand danger de cette maladie; car s'ils ſont violents, ils occaſionnent une nouvelle plénitude dans les mammelles. Dès que la réſolution eſt faite, ou avancée, la malade prendra durant quelques jours

matin & ſoir, des bouillons ou des apozemes. Leur uſage eſt très-propre à purger un peu plus efficacement la malade.

Obſervations ſur la pratique précédente.

Les auteurs ne s'accordent point ſur le lieu où l'on doit ſaigner dans l'inflammation des mammelles : mais un habile Médecin qui fait attention aux ſymptômes & aux circonſtances, & qui connoît la doctrine de l'évacuation & de la révulſion, ne ſera pas embarraſſé pour le choix de la ſaignée.

Dans les maladies inflammatoires, Paul d'Ægine & ſes ſectateurs veulent qu'on retranche toute nourriture au malade pendant les trois ou quatre premiers jours, & tout le monde convient avec eux qu'on doit diminuer la nourriture dans les maladies aiguës.

Il y a des cas où il faut réduire la malade à la ſimple tiſane pendant les premiers jours : mais je ne ſuis pas d'avis qu'on en faſſe une régle générale, je

crois même que la déciſion de Paul d'Ægine eſt bien moins le fruit de ſon expérience, que l'effet de ſa prévention, en faveur du ſyſtême de ceux qui établiſſoient la ſévérité de la diete pour baſe de leur pratique. J'ajouterai que le nouveau chyle rafraîchit le ſang, l'adoucit, & lui rend ſa qualité balſamique, délaye les tumeurs & les empêche de s'épaiſſir & de contracter de l'acrimonie.

Anciennement les Médecins appliquoient ſur la mammelle enflammée des topiques froids, aſtringents & répercuſſifs, ou préparés avec le vinaigre. Ils appaiſoient à la vérité la violence de l'inflammation, & la malade en recevoit un ſoulagement ſenſible : mais ce léger ſuccès ne doit point nous faire imiter leur pratique, les ſuites en ſont dangereuſes. Comme ces topiques épaiſſiſſent le ſang, qu'ils mettent en contraction les fibres de la partie affectée, & qu'ils ralentiſſent la circulation, l'inflammation augmente, la réſolution ne ſe fait point, & il ſurvient gangrene, ſuppuration ou skirrhe. Le bien réel de

la malade devant toujours l'emporter ſur un ſoulagement momentané, on doit ſe faire une loi de n'employer que des topiques chauds, & propres à relâcher, à atténuer, & à faire ceſſer la conſtriction des fibres.

CHAPITRE III.

Du Skirrhe des Mammelles.

LE skirrhe des mammelles eſt une eſpece de tumeur qui a cinq caracteres eſſentiels. 1°. Elle eſt dure, renitente, & réſiſte au toucher. 2°. Indolente ou inſenſible, lors même qu'on la preſſe. 3°. Elle n'altere point la couleur naturelle de la partie, ſi ce n'eſt lorſqu'elle devient profonde, plus groſſe, & ſouvent livide. 4°. Elle ſe forme peu à peu par congeſtion. 5°. La chaleur n'excede pas la chaleur naturelle du corps.

Les Grecs ont donné à cette tumeur le nom de σκίρρος à cauſe de ſa du-

teté ; car ce mot ſignifie proprement en Grec un morceau de marbre, *fragmentum marmoris ;* les Latins lui ont donné le même nom, & à leur exemple, nous l'avons appellée de même.

Les skirrhes ſe forment dans toutes les parties du corps tant internes qu'externes, mais ſur-tout dans les glandes qui ſéparent les humeurs épaiſſes, d'où il eſt aiſé de juger que les mammelles, le foie, & la matrice doivent y être particuliérement ſujets, & c'eſt ce que l'expérience confirme.

Il convient pour la certitude du prognoſtic de diſtinguer différentes eſpeces de skirrhe. Il occupe quelquefois toute l'étendue de la mammelle, & alors on l'appelle univerſel : mais pour l'ordinaire il n'en affecte qu'une partie, & alors il eſt partiel.

Du plus ou moins d'indolence ou de réſiſtance du skirrhe, il réſulte une différence plus importante. Quand le skirrhe eſt extrêmement dur, qu'il réſiſte au toucher, & qu'il eſt inſenſible, lors même qu'on le preſſe, on lui donne

le nom de skirrhe parfait, légitime ou confirmé. On le nomme au contraire imparfait, illégitime ou commençant, ſi la réſiſtance n'eſt point entiere, & s'il conſerve quelque ſentiment, du moins en le preſſant. Le skirrhe eſt ſouvent accompagné dans ſes bords d'un œdême, ou d'une inflammation, & pour lors on l'appelle skirrhe œdémateux, ou phlegmoneux : on lui donne le nom de ſimple, lorſqu'ayant tous les caracteres qui lui ſont propres, il n'eſt accompagné ni d'œdême, ni d'inflammation. Le volume du skirrhe de la mammelle eſt aiſé à diſtinguer, & on le nomme circonſcript : mais s'il eſt profond, & qu'on ne puiſſe point diſtinguer ſa groſſeur, on dit qu'il n'eſt point circonſcript.

Avec cela, le skirrhe tant le légitime ou parfait, que l'illégitime ou imparfait s'enflent, quelquefois deviennent douloureux & ſujets à des élancemens plus ou moins fréquents. Ces ſortes de skirrhes deviennent alors carcinomateux & de couleur de plomb ; la peau qui les couvre marbrée & parſemée de veines

variqueuſes, livides ou noires; il s'y forme des angles ou des protubérances, & ils dégénerent en cancers, comme je le dirai dans le chapitre où je traite de ces derniers.

Les cauſes du skirrhe des mammelles ſont toutes celles qui épaiſſiſſent le ſang ou les humeurs qui circulent dans la partie, ou qui s'y ſéparent; cette partie étant obſtruée, elles s'y amaſſent, s'épaiſſiſſent, & produiſent enfin une tumeur dure, indolente & rénitente. Mais comme il n'y a que trois humeurs qui circulent dans les mammelles, ſçavoir, le ſang, la lymphe & le lait, il s'enſuit que le skirrhe de cette partie ne peut provenir que de la collection & de l'épaiſſiſſement du ſang, de la lymphe & du lait contenus dans leurs vaiſſeaux. On ne ſçauroit l'attribuer à la collection du ſang, 1°. parce qu'une pareille collection eſt toujours accompagnée de chaleur, & qu'il n'y en a aucune dans les skirrhes: 2°. parce que cette collection ne ſe fait jamais, que la rougeur de la partie n'augmente ſenſiblement,

ſiblement, au lieu que la partie conſerve ſa couleur naturelle. 30. parce que la collection du ſang ſe fait tout-à-coup, & en forme de fluxion, au lieu que le skirrhe ſe forme peu à peu, & par voie de congeſtion. Il s'enſuit donc que le skirrhe des mammelles eſt ordinairement occaſionné par la collection de la lymphe, laquelle s'arrête & s'épaiſſit dans ſes vaiſſeaux, & on donne à ce skirrhe le nom de lymphatique; ou par un amas de lait, qui s'épaiſſit dans ſes propres vaiſſeaux, ce qui lui fait donner le nom de laiteux.

Ces principes établis, il ne reſte plus pour l'entiere intelligence du skirrhe des mammelles, que d'examiner les cauſes qui peuvent le produire, ou occaſionner cette collection de lymphe ou de lait. Ces cauſes ſont de deux eſpeces; les unes générales & efficientes, parce que, épaiſſiſſant ces humeurs dans le ſang, elles le diſpoſent à s'arrêter dans les mammelles; les autres particulieres & occaſionnelles; celles-ci déterminent ces humeurs ainſi épaiſſies à s'arrêter dans

les mammelles, & à y produire un skirrhe, préférablement à toute autre partie du corps.

Les cauſes générales, qui épaiſſiſſent la lymphe & le lait dans la maſſe du ſang, ſont toutes celles qu'on ſçait avoir la vertu d'épaiſſir ce dernier; comme 1°. la trop grande quantité, ou la mauvaiſe qualité d'alimens dont on uſe: 2°. le défaut de digeſtion, ſuite ordinaire de l'intempérance ou de la mauvaiſe nourriture; le ſang alors ne recevant qu'un chyle mal préparé, l'épaiſſit: 3°. les paſſions violentes qui retardent la circulation du ſang, & l'épaiſſiſſent par conſéquent; 4°. les levains vicieux dont le ſang eſt infecté, tels que ceux de la vérole, du ſcorbut & des écrouelles.

On peut mettre au nombre des cauſes générales ou éloignées tout ce qui empêche le chyle de ſe mêler avec le ſang, pour le renouveller & entretenir ſa fluidité; telles ſont les obſtructions des glandes méſaraïques, ou la rupture des vaiſſeaux laiteux; faute d'humidité

ſuffiſante, les humeurs tariſſent, & il ſurvient une conſomption glanduleuſe accompagnée d'une bouche ſeche & pâteuſe ; tel eſt auſſi l'écoulement abondant & continuel des humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles ; par exemple, les évacuations exceſſives par les ſelles, les urines, les ſueurs, leſquelles épuiſant la ſéroſité, épaiſſiſſent le ſang, & le rendent acrimonieux.

Mais ces cauſes ne produiſent un skirrhes dans les mammelles qu'autant qu'il y en a de locales, ou d'occaſionnelles, qui déterminent la lymphe ou le lait à s'arrêter dans cet endroit plutôt que dans un autre. On peut mettre de ce nombre, 1°. l'épaiſſiſſement de la lymphe & du lait occaſionné par le commerce qu'à une femme avec un homme qui a la vérole, ou par un enfant qui en eſt atteint, & qu'elle allaite ; 2. l'uſage de topiques froids & aſtringents dont on s'eſt imprudemment ſervi pour calmer une douleur ; 3°. la contraction ſoudaine que le froid cauſe dans les mammelles, lors qu'on n'a pas ſoin de

les couvrir ; ou lorſqu'une femme a l'imprudence de tremper ſes mains dans de l'eau froide, dans le temps des regles ou des lochies ; 4°. l'atonie des mammelles, ſoit qu'elle ſoit naturelle, comme dans les femmes d'un tempérament mou & lâche, ou qu'elle provienne d'un coup, d'une contuſion, &c ; 5°. les obſtructions formées depuis long-temps dans les mammelles, leſquelles empêchent la circulation de la lymphe, & l'écoulement du lait. Ces obſtructions ſont ordinaires aux femmes qui ont la coutume de faire paſſer leur lait, pour ne point allaiter leurs enfans.

Je ſçais parfaitement qu'il n'eſt pas aiſé de perſuader à certaines meres d'allaiter leurs enfans ; mais il eſt de notre devoir de leur faire ſentir l'obligation où elles ſont de le faire, à moins que quelques maladies ne les en empêche. Si la tendreſſe naturelle, & les inconvéniens innombrables auxquels une mere expoſe ſon enfant, en lui refuſant la mammelle, ne ſont pas ſuffiſans pour faire impreſſion ſur

elles, qu'elles conſidérent qu'en détournant le cours naturel de leur lait, elles s'attirent grand nombre de maladies, comme des skirrhes, des tumeurs carcinomateuſes, qui ſont mille fois pire que les maux auxquels elles craignent de s'expoſer en nourriſſant leurs enfans.

Il s'enſuit donc que les skirrhes proviennent où d'un vice de la lymphe, où d'un défaut dans les humeurs récrémentitielles ou excrémentitielles qui ſe filtrent dans les différens viſceres, & en effet, ce ſont-là les cauſes générales qui agiſſent également ſur toutes les parties du corps humain, mais elles ſont déterminées par diverſes circonſtances à former des skirrhes dans certaines parties plutôt que dans d'autres: par exemple, la coagulation du lait occaſionne des skirrhes aux mammelles & dans la matrice; l'épaiſſiſſement de la bile dans le foie; celui de la lymphe ſplénique, dans la rate; celui du ſuc pancréatique, dans le pancréas; celui du chyle, dans les glandes méſa-

laïques ; celui de la lymphe, dans les glandes conglobées.

Le concours de quelques-unes de ces causes produit d'abord une légere collection, qui ne mérite d'autre nom que celui de réplétion ; mais celle-ci augmente peu-à-peu, par la continuité des mêmes causes, & en augmentant, elle devient de jour en jour plus dure & plus renitente. C'est ainsi qu'un skirrhe se forme par une progression insensible, ou du moins fort lente, jusqu'au moment où la tumeur, d'abord cachée, se manifeste par les symptômes qui lui sont propres.

Méthode curative.

Les skirrhes en général demandent deux sortes de traitemens. 1° Il s'agit de guérir ceux qui sont récents & imparfaits, de grosseur moyenne, qui surviennent aux femmes d'un bon tempérament, en bonne santé & bien réglées. J'indiquerai la méthode curative

convenable dans ces cas. 2° Je parlerai du traitement palliatif ſimple, convenable dans les cas contraires, & l'unique reſſource dans les skirrhes invétérés, parfaits, légitimes, d'une groſſeur conſidérable, qui attaquent les femmes d'un tempérament bilieux, cachectiques & mal ſain. 3° Je joindrai quelques réflexions à la méthode qu'on doit employer, pour peu qu'il y ait lieu de ſoupçonner que le skirrhe ſoit ſur le point de dégénérer en cancer. Enfin, j'indiquerai quelques remedes particuliers qu'on a propoſés pour la guériſon de cette maladie.

Toutes les fois qu'il eſt queſtion de réſoudre des tumeurs skirrheuſes, il faut commencer par délayer la maſſe du ſang & des humeurs, & les rendre plus fluides, afin de faciliter la fonte de la matiere qui forme le skirrhe. 2° Il faut en même temps, par des relâchans & des réſolutifs, travailler à diminuer la tenſion de la partie skirrheuſe, dans la vue d'aider la raréfaction de la matiere endurcie. Enfin augmenter l'élaſticité de la partie, & donner à toutes ſes fibres

un mouvement d'oſcillation capable d'évacuer la matiere skirrheuſe fondue, & d'en faciliter la réſolution.

Voici les remedes les plus propres à ſatisfaire à ces indications. 1° On commencera par atténuer le ſang & la lymphe par l'uſage des bouillons, des apozemes, des ptiſanes, ou du petit-lait, dans lequel on fera diſſoudre à volonté quelqu'un des ſels apéritifs ſuivans, les *fleurs du Mars*, *le tartre vitriolé*, *l'ens joviale*, ou *la terre foliée de tartre*. On peut de temps à autre ajoûter dans ces boiſſons des racines de panicaut, de chicorée ſauvage, des cloportes, ou du ſuc de cerfeuil épuré.

S'il y a de l'acrimonie dans le ſang & ſi l'on ſoupçonne que le skirrhe provient d'une cauſe ſcorbutique ou ſcrophuleuſe, on fera boire une fois par jour au moins à la malade du lait d'aneſſe, de chevre ou de vache, avec quelque eau minérale, ou une ſolution d'antimoine. Cette nouvelle préparation chymique de l'antimoine, nouvelle-

ment découverte, eſt le meilleur anti-ſcorbutique que l'on ait. Si la ſaiſon le permet, la malade boira auſſi des eaux minérales, celles particulierement qui ſont eſtimées pour la guériſon des skirrhes & des cancers. J'ai reconnu par ma propre expérience que quelques-unes de nos eaux minérales d'Angleterre égalent, & même l'emportent dans ces cas, ſur celles de Spa, ou telle autre que l'on connoiſſe.

Si l'on ſoupçonne que la tumeur provienne d'un virus vénérien, on aura recours aux remedes mercuriels, tant internes qu'externes, mais avec précaution. Quelques perſonnes vantent beaucoup l'æthiops minéral, préparé par déflagration, parce qu'il ne purge point & n'excite aucune ſalivation.

Pour ramollir & réſoudre le skirrhe & diminuer la trop grande tenſion des fibres; on appliquera ſur la partie malade des cataplaſmes & des fomentations faites avec mon liniment diſcuſſif, c'eſt le diſſolvant le plus énergique & le

meilleur remede contre le skirrhe. Durant l'uſage des remedes que je viens d'indiquer, il faut avoir la précaution, 1° de ſaigner de temps en temps la malade, lors ſur-tout que les regles s'arrêtent ou ceſſent tout-à-fait. 2° de la purger de temps à autres pour évacuer les humeurs, & particuliérement la bile que les remedes peuvent avoir diſſoute. On uſera plus ou moins de ces remedes ſelon le beſoin, car on ne doit rien négliger dans une maladie auſſi dangereuſe que le skirrhe. C'eſt en ſuivant ces principes pathologiques & la méthode curative que j'ai indiquée, que ma pratique a eu un ſuccès extraordinaire dans les maladies skirrheuſes.

On ſçait par expérience qu'il eſt extrêmement difficile de diſſoudre les skirrhes (*). Cependant on prétend avoir pluſieurs ſpécifiques, dont je me contenterai de rapporter les principaux.

(*) On aſſure que l'æthiops antimonial eſt efficace pour cet effet.

Le premier eſt la ciguë & la morelle qu'on dit avoir cette vertu. S'il étoit vrai, comme on l'aſſure que ces plantes guériſſent les cancers, on auroit raiſon de les regarder comme des diſſolvans admirables ; car on ne peut guérir un skirrhe qu'en fondant l'humeur qui le forme, au point qu'elle puiſſe être diſcutée ou venir à ſuppuration, ce qu'on ne ſçauroit obtenir que par les plus forts diſſolvans, comme nous l'avons dit, & comme nous le démontrerons encore dans le chapitre ſuivant.

Le ſecond ſont les pilules d'antimoine. Il eſt certain que ce minéral poſſede de très-grandes vertus, mais elles ne ſcauroient agir tant qu'il reſte dans un état ſolide & indiſſoluble, ſoit naturel ou chymique. Sous cette forme ſolide, non ſeulement il offenſe l'eſtomac par ſon poids & l'inégalité de ſes parties, mais il ne ſcauroit agir ſur la maſſe du ſang, & c'eſt la raiſon pour laquelle on en a abandonné l'uſage, en tant que ſpécifique. On ne peut donc ſe flatter de guérir les skirrhes,

avec les pilules d'antimoine, ni moins encore flatter un malade de cette eſpérance, puiſque le docteur Boerhaave obſerve dans ſon hiſtoire chymique de l'antimoine, que ce minéral étant mis dans les potions médicamenteuſes, ſoit en maſſe, ſoit en poudre ne leur communique pas plus de vertu que le feroit un caillou ordinaire; d'où il ſuit qu'il n'y a pas plus à compter ſur ſes effets, lorſqu'on le donne ſous la forme de pilules. Il faut pourtant convenir que ſous une forme liquide, il eſt excellent pour purger le corps, & pour purifier le ſang, comme le même docteur l'obſerve fort bien; auſſi en recommande-t-il l'uſage. Preſcrit ſous la forme ſolide, l'antimoine poſſéde de grandes vertus; car par ſa qualité atténuante il léve les obſtructions des viſceres plus efficacement qu'aucun autre, au point même de réſoudre les skirrhes. J'ai vû opérer par ſon moyen des cures étonnantes, ſur tout dans les tumeurs skirrheuſes du foie, qu'il diſſout inſenſiblement, ſans douleur & ſans

irriter la partie par ſon acrimonie.

Quoi qu'on prétende avoir depuis peu découvert les parties conſtituantes de l'antimoine, il n'eſt pas moins conſtant que les médecins, tant anciens que modernes ont ſçu qu'il contient, 1° un ſouffre commun ou extérieur; 2° un ſouffre philoſophique ou interne, qui rend les métaux friables; 3° un métal d'où l'on tire un régule dont on fait des taſſes qui communiquent une vertu émétique au vin qu'on y verſe. On fait encore avec ce même régule qu'on jette dans de petits moules, des pilules antimoniales, qui étant priſes intérieurement excitent le vomiſſement, mais avec des efforts qui les rendent dangereuſes pour ceux qui ſont attaqués de skirrhes ou cancers. C'eſt ainſi que l'antimoine & les autres remedes les plus vantés ont perdu leur utilité & leur réputation en tombant dans les mains des empiriques.

Le troiſieme eſt le mercure. Comme ce remede diſſout les ganglions, les nodus & les exoſtoſes, on avoit lieu

de croire qu'il pouvoit également diſſoudre les skirrhes ; mais l'expérience nous a appris depuis long-temps qu'il agit ſeulement ſur ceux qui proviennent de cauſe vénérienne ; dans ces cas, on peut l'employer avec confiance. Mais je ne me ſuis jamais apperçu qu'il ait produit le même effet ſur les tumeurs skirrheuſes, qui reconnoiſſent pour cauſe un virus ſcorbutique ou ſcrophuleux.

Le quatrieme ſont les cauſtiques. Quelques médecins & chirurgiens ne ſçachant point que l'effet du mercure & de l'antimoine ſe borne à certaines maladies particulieres, ſe ſont imaginés que ces remedes ne valoient rien pour diſſoudre les skirrhes ; il eſt vrai qu'ils operent bien peu ſi on les emploie ſans diſcernement ; mais adminiſtrés par une main habile, leur vertu ſe manifeſte, & ils ſont capables de détruire la cauſe primitive & efficiente de la maladie. Qu'ont donc fait ces médecins ? ils ont employé les cauſtiques pour extirper la tumeur, & après avoir cruelle-

ment tourmenté les malades, ils ſe ſont trouvés auſſi peu avancés qu'auparavant. Ajoûtons, qu'indépendamment de la cruauté & de l'inutilité du traitement, ils ont irrité le mal, & l'ont rendu tout-à-fait incurable.

Convaincus enfin par des expériences réïterées de l'inutilité de ces prétendus ſpécifiques, & voyant qu'on ne trouvoit dans les trois régnes aucun remede pour diſſoudre les skirrhes, les médecins s'en ſont tenus à la cure palliative, laquelle conſiſte à arrêter les progrès de la maladie, & à calmer la violence des ſymptômes; voici les remedes qu'ils emploient pour ſatisfaire à ces deux indications.

Ils font de temps en temps une légere ſaignée aux malades, ſi le pouls eſt plein, & que le skirrhe ſoit douloureux, ſur-tout lorſque leurs régles s'arrêtent ou ceſſent tout-à-fait. 2° Ils les purgent de temps à autre avec des purgatifs doux & incapables d'échauffer ou d'irriter les inteſtins. 3° Ils emploient les remedes atténuans, délayans & humectans.

4°. Ils prescrivent à leurs malades un régime convenable, un exercice modéré, & la tranquillité d'esprit; mais elles doivent prendre garde de s'enrhumer, & au cas que cela arrive, il faut travailler à calmer la toux, & à prévenir, par l'usage des pectoraux & des narcotiques, les suites qu'elle peut avoir, & les mauvais effets qu'elle peut produire sur le skirrhe.

Les topiques consistent ou dans des cataplasmes faits avec la graine de lin, la pulpe des racines de bryone blanche, de concombre sauvage, d'ieble cuites dans l'eau, qu'on applique sur la tumeur, & qu'on a soin de renouveller de temps en temps; ou dans des emplâtres dissolvans, composés avec la ciguë, la morelle, les gommes, &c. C'est-là ce qu'on appelle cure palliative; elle procure un soulagement momentané, mais la maladie continue de faire des progrès.

Je ne dirai rien ici des skirrhes illégitimes, parce que ce sont des tumeurs tout à-fait différentes du vrai

skirrhe, quoique dans le commencement ils lui reſſemblent ſi fort que le malade, & même le médecin y ſont ſouvent trompés. De ce nombre ſont le ſtéatome, le mélicéris, l'athérome, le ſarcome & les tumeurs ſcrophuleuſes. Ces ſortes de tumeurs ſont très-petites, & preſqu'imperceptibles dans le commencement, mais elles groſſiſſent peu-à-peu, & peuvent par accident, dans certaines circonſtances s'enflammer, & dégénérer en abſcès ou en ulceres, en skirrhes ou en cancers.

CHAPITRE IV.

Du Cancer

LE cancer, en général, eſt une tumeur skirrheuſe, qui, par un progrès ſucceſſif, devient très-douloureuſe, & eſt accompagnée de temps en temps d'une douleur lancinante.

Pour connoître les cauſes qui font dégénérer un skirrhe en cancer, il faut examiner en détail les changemens qui arrivent au skirrhe dans les cas dont il s'agit. 1° Le skirrhe devient douloureux & ſujet à des élancemens plus ou moins forts, lors ſur-tout qu'on le touche. Il groſſit, & s'étend beaucoup plus vîte que dans d'autres temps; à meſure qu'il groſſit, il change de forme & de figure, & devient inégal, raboteux, pointu & anguleux; on le nomme en Grec τραχωδες, en latin *ſcabroſus*. Quelques-uns de ces angles deviennent

de jour à autres plus saillans, & la peau qui le couvre plus rouge, plus lisse & plus tendue. La principale douleur, & presque tous les élancemens du cancer tendent vers ces pointes ou protubérances, qui pullulent à vue d'œil, & toute la maladie paroît s'y concentrer. Lorsque le cancer est dans cet état, on l'appelle confirmé, mais occulte.

Enfin, la peau se distendant de plus en plus, à mesure que le cancer grossit & se gonfle, elle créve & se fend, & ce changement s'étend jusqu'au corps même du cancer, qui se créve & s'ouvre de même. Il sort par ces fentes ou crévasses une humeur ichoreuse, qui augmente peu-à-peu. La peau qui couvre le skirrhe change aussi de couleur, & devient par dégrés brune, marbrée, livide ou plombée; en un mot, le skirrhe paroît entourré de grosses veines noires qui ressemblent aux pattes d'une écrevisse de mer, ce qui a fait donner par les Grecs à cette espeee de tumeur le nom de *καρκίνος* ou *καρκίνωμα*, & par les Latins, celui de *cancer*. Il continue

de croître, & devient de jour en jour plus difforme & plus hideux.

Après que le cancer eſt ouvert, ſes bords ſe renverſent en dehors, & la plaie s'élargit de plus en plus, ſans aucune cauſe apparente. Dans cet état on l'appelle cancer ouvert ou ulcéré. La douleur & les élancemens augmentent continuellement, de même que la plaie; & le cancer, au lieu d'un pus louable, ne rend qu'une ſanie fétide & cadavéreuſe. Il s'éléve continuellement du corps du cancer, ou de ſes bords, une chair ſpongieuſe, laquelle ſe corrompt & ſe détache auſſi-tôt, pour faire place à une autre qui ſe renouvelle chaque jour, par une eſpece de végétation. Toutes les parties contiguës ou voiſines du cancer, participent à ſes ſymptômes; car s'il attaque la mammelle, les glandes axillaires s'irritent, s'enflamment & s'ulcerent, parceque l'humeur chancreuſe s'y répand par les *vaiſſeaux rorifères*, ou lymphatiques de *Bilſius*. Enfin la fièvre ſe joint à tous les maux dont je viens de parler; & ſes paroxyſmes

ſont plus ou moins violens & plus ou moins durables, à proportion de la groſſeur ou de la petiteſſe du cancer, & ſelon que l'humeur qui en découle eſt plus ou moins putride, les douleurs qu'il cauſe plus ou moins violentes, & l'état du ſang plus ou moins dépravé.

On ne peut expliquer tous ces différens ſymptômes qu'en ſuppoſant que la matiere skirrheuſe ou obſtruante ſe raréfie; ſans cela le cancer ne pourroit s'enfler & groſſir auſſi promptement qu'il le fait. Mais cette raréfaction eſt irréguliere. C'eſt ainſi que le plâtre ſur lequel on verſe de l'eau ſe gonfle & s'étend de lui-même à meſure qu'il ſe durcit. C'eſt ainſi encore que la limaille de fer, mêlée avec de l'urine & de l'ail pilé, forme un mêlange qui augmente en durciſſant, & que les ſolutions des métaux & des ſels forment en s'élevant des eſpeces de végétations. J'admets une pareille qualité fermentative dans l'humeur skirrheuſe.

On découvre dans le corps humain

quantité d'autres fermentations & de phénoménes ſurprenans, produits par le miaſme peſtilentiel, & le venin de différens animaux, celui de la vipere par exemple, de la tarantule, &c. mais ſur-tout, dans l'hydrophobie, dans laquelle l'homme eſt comme transformé en chien, dont il ſemble imiter l'abboyement, & duquel il a pris l'averſion invincible pour l'eau ; maladie affreuſe, dit Celſe, dans laquelle le malade eſt également tourmenté par la foif, & par la crainte qu'il a de boire *Miſerrimum genus morbi, in quo ſimul æger & ſiti, & aquæ metu cruciatur.*

Différences des Cancers.

On diviſe les cancers, en récens ou commençans, & en invétérés ou confirmés. Le cancer commence, lorſque le skirrhe devient douloureux, & qu'il cauſe par intervalle des élancemens, ſans qu'on apperçoive aucun changement dans la forme de la tumeur. Il eſt confirmé, lorſque les élancemens ſont plus fréquens, que la tumeur s'altere & change de jour à autre. Le cancer, ſoit récent ou confirmé eſt occulte, tant que la tumeur reſte entiere & ne ſouffre aucune ſolution de continuité. Il eſt ulcéré, lorſque la tumeur s'ouvre quelque petite que ſoit la plaie. Le cancer eſt malin, quand il eſt accompagné d'u nedouleur aiguë & de ſymptômes violens; & il eſt benin quand la douleur eſt ſupportable, & les ſymptômes moins mauvais. Enfin, le cancer vient de cauſe interne, s'il eſt produit par la dépravatiou du ſang, ſans qu'au-

cune cauſe externe y ait donné lieu ; ou qu'elle ſoit légere ; & il vient de cauſe externe ſi l'on peut l'attribuer à quelque accident ; par exemple, un coup, une contuſion, une meurtriſſure, &c.

Il ſuit de-là que les cancers ſont commençans ou confirmés, benins ou malins, qu'ils proviennent d'une cauſe interne ou exerne ; les parties qu'ils affectent ſont le foie, larate, la matrice, les parties de la génération dans l'un & l'autre ſexe, les mammelles, les levres, la langue, les amygdales, la luette, le nez, les yeux, la peau, &c. Dès que le mal paroît s'annoncer, il demande la plus grande attention, autrement, il eſt bientôt ſuivi de douleurs cruelles, lors ſur-tout que le cancer eſt conſidérablement ulcéré, douloureux & ſujet à des élancemens, qu'il change de figure, qu'il eſt ſuivi d'hémorrhagies fréquentes, qu'il eſt malin, & qu'il affecte des femmes d'un mauvais tempérament, ou mal réglées.

Quant aux cauſes du cancer, il eſt

Important d'obſerver préciſément quelles ſont préciſément celles qui font dégénérer un skirrhe en cancer. La premiere, eſt l'augmentation de la chaleur naturelle du ſang, une pléthore générale, une fievre, des remedes chauds & apéritifs, l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ou des alimens qui échauffent; l'acrimonie des humeurs; des veilles exceſſives; un exercice outré; des paſſions violentes, la ſuppreſſion des excrétions ſalines, comme la bile, l'urine, la tranſpiration, &c. toutes choſes qui irritent & raréfient la matiere skirrheuſe. La ſeconde eſt l'augmentation de la chaleur dans le skirrhe même, par quelque cauſe particuliere, comme une inflammation, l'attouchement trop fréquent de la partie malade, l'uſage des remedes chauds & atténuans, des emplâtres, des cauſtiques imprudemment appliqués, &c. enfin une contuſion, une compreſſion, un coup, une plaie dans le skirrhe: ce qui le fait aiſément dégénérer en cancer.

Méthode générale de traiter les Cancers.

Comme les plus ſçavans médecins avouent ingénûment, que depuis Hippocrate, qui vivoit 432 ans avant Jeſus-Chriſt, juſqu'à nos jours, on n'a point encore trouvé de ſpécifique pour guérir radicalement les cancers confirmés, il ne reſte plus que la méthode palliative, laquelle ſe réduit, 1° à diminuer & à retarder les progrès de la maladie par des remedes internes : 2° à produire le même effet, par les remedes externes : 3° à calmer ou du moins à diminuer la violence de la douleur : à arrêter les hémorrhagies qui ſont très-fréquentes. On tâche de remplir ces indications par l'exactitude du régime en ſaignant la malade dans le temps convenable, en la purgeant de temps en temps avec de doux purgatifs ; par des bouillons délayans & rafraîchiſſans, des ptiſanes diurétiques, le petit-lait chalybé, les eaux minérales, le lait d'âneſſe, de chevre ou de vache, au

cas que l'eſtomac puiſſe le ſupporter ; & en ſe ſervant de ſtyptiques pour arrêter les hémorrhagies. Les narcotiques ſont le ſeul moyen qu'on ait pour appaiſer les douleurs, mais il faut les preſcrire avec prudence. Enfin, ſi l'on ſoupçonne que le cancer provienne d'une cauſe vénérienne, on traitera la malade avec le mercure ſagement adminiſtré. Mais les mercuriaux ne produiſent aucun effet, lorſque le cancer n'eſt point vénérien, & qu'il procéde de toute autre cauſe, par exemple, du ſcorbut des écrouelles, ou d'un accident externe. (*)

(*) Le docteur Storck eſt du même ſentiment, & montre l'inefficacité de ce remede. Caſ. 1. & 9.

Remedes ſpécifiques (mais mauvais ou ſuſpects) propoſés pour la guériſon des cancers.

Les premiers ſont le mercure & les préparation mercurielles, & particulierement le mercure doux, ou *calomelas*, que le docteur Buckner vante comme un ſpécifique contre les cancers, dans ſa theſe *De medicamentorum mercurialium uſu in cancro*, ſoutenue à Hall en 1755.

Le docteur Gmelin eſt du même ſentiment dans ſa diſſertation intitulée, *Specifica methodus recentior canerum curandi*, imprimée à Tubinge en 1757.

Le docteur Sanchez, qui s'eſt acquis une ſi grande réputation en Ruſſie, recommande le ſublimé-corroſif diſſout dans l'eſprit de vie, & ce remede eſt le même que Boerhaave a indiqué dans ſes Elémens de Chymie, part. 3. proc. 198, & que le docteur Van-Swieten a rendu public.

Ce remede a été connu long-temps auparavant à Paris, ainſi que l'obſerve monſieur Aſtruc, dans le *Traité des maladies vénériennes*, & même en Sibérie, parmi les Oſtiacs, ainſi que le capitaine Muller le rapporte dans ſa *relation des mœurs & des coutumes des Oſtiacs*, imprimée à Berlin en 1720, où il dit qu'ils l'emploient pour ſe guérir de la vérole.

Ces meſſieurs peuvent s'être ſervis avec ſuccès de ce remede pour les cancers vénériens, puiſque le mercure eſt le vrai ſpécifique de cette maladie; mais je doute qu'ils aient également réuſſi dans ceux qui procédent d'autres cauſes.

J'obſerverai ici que le ſublimé-corroſif eſt un poiſon très violent, & qu'il cauſe la mort, à la doſe d'un petit nombre de grains, & que réduit même en poudre, il ne ſe diſſout point dans l'eſprit de vin, encore que ce dernier puiſſe émouſſer ſes pointes. L'expérience en eſt facile. Si l'on met de l'eſprit-de-vin & du ſublimé dans une phiole & qu'on l'agite, la liqueur devient

trouble, mais en la laiſſant repoſer; le ſublimé ſe précipite au fond ſans ſe diſſoudre; d'où il s'enſuit qu'il doit conſerver ſa qualité corroſive, parce que le menſtrue n'a point entierement émouſſé ſes pointes; ainſi il eſt dangereux de le donner intérieurement. Cela eſt ſi vrai que ceux qui prennent du ſublimé pour la vérole ſoit dans de l'eau-de-vie, ſoit dans des ptiſanes ou en pilules, ainſi qu'on le pratique actuellement, ſont ſujets à des anxiétés, à des palpitations de cœur, & tombent enfin dans le maraſme ou dans la conſomption. Cette méthode eſt extrêmement dangereuſe, & l'on ne peut trop la blâmer. On a d'autant plus de tort de preſcrire le ſublimé intérieurement, qu'il y a d'autres préparations du mercure plus ſûres & plus efficaces, pour guérir cette dangereuſe maladie. Les effets de ce poiſon, lorſqu'on en uſe intérieurement, ſont des tranchées violentes accompagnées de la diſtenſion du bas-ventre, un vomiſſement de matieres gluantes, écumeuſe, quelquefois mêlée avec du

ſang, & des déjections de même nature ; une ſoif ardente, des ſueurs froides, des tremblemens, des convulſions, &c.

Le ſecond poiſon minéral qu'on a employé pour la guériſon du cancer, eſt l'arſenic. Set effets ſont à peu près les même que ceux du ſublimé-corroſif ; car les ſels qu'il contient ſe mêlant avec les particules mercurielles, forment des cryſtaux très-aigus, de ſorte qu'on ne ſçauroit douter que le régule de ce minéral n'augmente la force des corps ſalins, qui ſans lui ne produiroient aucun effet. La différence eſſentielle eſt qu'il y a dans l'arſenic une addition de ſoufre, qui, en uniſſant & retenant enſemble les autres parties, augmente leur action, & qui, par les particules chaudes & ignées qu'il contient, accélere l'inflammation de la plaie que les pointes ſalines ont fait aux mammelles & dans les autres où il a été appliqué.

Je ne conçois pas ce qui peut avoir engagé les chirurgiens à employer l'arſenic pour les cancers, ſi ce n'eſt l'eſpérance de les diſſoudre par le moyen des

cauſtiques. Je ſçais que pluſieurs auteurs parlent de cette méthode, & citent les ſuccès de la poudre de Fuſcius, laquelle eſt un compoſé d'arſenic, de racine de biſtorte & de ſuie. Quelques autres, du nombre deſquels eſt Ettmuller, propoſent la poudre de lézards & de crapauds calcinés à laquelle on ajoute, pour la rendre plus active, un peu d'orpiment, de poivre noir, de ſel commun & de ſuie bien ſéche. D'autres recommandent l'arſenic, mêlé avec du baume de ſoufre.

Comment peut-on être aſſez hardi pour appliquer de pareils cauſtiques ſur aucune partie du corps, ſur-tout ſur celles qui ſont voiſines du cœur, ou qui contiennent de gros vaiſſeaux? D'ailleurs, il eſt à craindre que l'humeur du cancer, qui eſt une eſpece de cauſtique interne, venant à fermenter & à ſe raréfier par l'action du cauſtique externe, ne ſe mêle avec la maſſe du ſang, & ne cauſe des accidens funeſtes. Qu'on ſe rappelle le triſte exemple rapporté par Jean Fernel, premier médecin d'Henry II. Roi de France; une femme avoit un cancer

au ſein ; on y appliqua une compoſition d'arſenic & de ſublimé-corroſif. Elle mourut au bout de ſix jours dans des convulſions affreuſes, comme ſi elle eut avalé du poiſon.

Les cauſtiques ſont toujours d'une nature plus ou moins maligne, ſelon le degré de préparation qu'on leur donne, & par conſéquent très dangereux dans les cancers. *Fuſcius* lui-même, qui paſſoit pour les guérir, s'étant enfin convaincu des funeſtes effets de l'arſenic, eut aſſez de probité pour en abandonner l'uſage ; & il ſeroit à ſouhaiter que les chirurgiens qu'on dit l'employer dans cette capitale, en qualité de cauſtique, ſuiviſſent l'exemple de ce fameux médecin ; ils ſauveroient par-là la vie à quantité de malades, qui après avoir ſouffert des tourmens affreux, périſſent enfin miſérablement.

Après avoir parlé de la nature de ces deux poiſons, je n'inſiſterai pas davantage ſur aucun autre du regne minéral.

Les autres remedes propoſés pour la guériſon des cancers, ſont les mêmes

que ceux qu'on emploie pour les skirrhes, ſçavoir les plantes venimeuſes. La premiere eſt la morelle, ou *bella dona*, autrement appellée *ſolanum furioſum* ou *ſolanum melanoceraſos*, & par Linnæus *atropa*. Cette plante a paſſé juſqu'ici pour un poiſon, & ſes mauvais effets ſont conſtatés par *Schenckius*, *Paulli*, *Webſter*, *Luſitanus*, *Albrecht*, & autres.

Cela n'a cependant point empêché le docteur Alberti de ſoutenir à Hall en 1739 une thèſe intitulée, *De bella dona tanquam ſpecifico in cancro, præſertim occulto*. Il paroît par la date de cette thèſe qu'il a le premier propoſé la *bella dona* comme un ſpécifique pour les cancers en la prenant intérieurement. Il y a long-temps que les feuilles & le ſuc de cette plante ſont employés en forme de topiques dans les cancers ulcérés, pour calmer la violence des douleurs.

Le docteur *Lambergen*, profeſſeur à Groningue, eſt le ſecond qui ait adminiſtré la *bella dona* intérieurement, à la perſuaſion du docteur *Winter*, profeſſeur

à Leyde. Le procédé dont il ſe ſert pour la préparer, & les variations qu'il a remarquées dans le traitement, ſe trouvent décrits dans une thèſe imprimée à Groningue en 1754, ſous le titre de *Lectio inauguralis ſiſtens ephemeridum perſonati carcinomatis.* Son autorité a engagé pluſieurs médecins anglois & étrangers à faire l'eſſai de ce reméde; mais le peu de ſuccès qu'ils ont eu, la quantité de perſonnes qui gémiſſent encore ſous le poids de cette cruelle maladie, le ſilence qu'on garde ſur l'efficacité de cette plante, & ma propre expérience, m'ont convaincu qu'elle n'avoit point répondu à leur attente. Et le docteur *Buckner*, qui a écrit un an après *Lambergen*, dit formellement, que la morelle, dont on vante ſi fort l'efficacité, ne guérit point les cancers, & qu'il eſt dangereux de l'employer. La prudence exige donc qu'on abandonne un remede, dont les bons effets ne ſont point conſtatés par l'expérience; d'ailleurs, le docteur *Lambergen* avoue lui-même, que donné même à

petite doſe, il a produit divers accidens fâcheux, mais qui heureuſement n'étoient pas de longue durée, c'étoit des vertiges, des étourdiſſemens, qui alloient juſqu'à affoiblir la vue.

L'autre plante, qu'on a propoſée pour la guériſon des cancers, eſt la ciguë, *cicuta*, mais celle de terre, qu'il ne faut point confondre avec l'aquatique. On n'a pas eu anciennement une meilleure opinion de cette plante que de la *bella dona*, & elle a toujours paſſé pour un poiſon. C'eſt le jugement qu'en portent *Celſe*, *Dioſcorides*, & la plûpart des médecins modernes. Le docteur *Storck* rapporte que s'étant frotté le bout de la langue avec une ou deux gouttes du lait qui découle de ſa racine lorſqu'on la coupe par tranches, elle devint roide, s'enfla, qu'il y ſentit une grande douleur, & qu'un moment après il perdit la parole, ce qui l'allarma beaucoup; mais qu'il remédia à ces accidens en la lavant avec du jus de limon, & en la frottant fortement; qu'au bout de deux heures, ſa langue reprit ſon pre-

mier mouvement, & que ſes craintes ſe diſſiperent. S'il eut avalé quelques gouttes de ce lait au lieu de s'en frotter ſimplement la langue, il auroit fourni un triſte exemple de la cauſticité de ce poiſon délétere, & confirmé ce que les anciens nous diſent de ſa qualité venimeuſe. Cependant le docteur *Storck*, qui avoit le deſſein d'employer cette plante pour les cancers, voulut avant que de la donner aux autres, éprouver lui-même ſes effets, ainſi que le docteur *Lambergen* l'avoit pratiqué à l'égard de la *bella dona*. Ce qui lui fit naître l'idée de la donner intérieurement, fut ce que Pline rapporte, que pluſieurs perſonnes mangeoient les tiges vertes de la ciguë, ſans s'en trouver mal; & comme cette plante perd une partie de ſon venin par l'évaporation qu'elle ſouffre lorſqu'on la fait bouillir, peut-être cette altération engagea-t-elle le docteur à employer ſon extrait, ainſi qu'il l'avoit vû faire à d'autres.

Hippocrate eſt le premier qui ait donné cette plante venimeuſe intérieurement,

& *Galien* prétend même qu'on employoit ſa décoction, ſa graine & ſes feuilles dans pluſieurs compoſitions. Il en rapporte une entr'autres, dont il attribue la découverte à *Apollodore*, & dont il dit qu'*Héraclide* ſe ſervoit pour appaiſer les douleurs.

Ray nous apprend qu'un nommé *Bowles* donnoit la racine de ciguë, au poids d'un ſcrupule dans les fièvres malignes & quartes; & que *Reneaume*, médecin françois, en donnoit un ſcrupule, ou une demi-drachme en ſubſtance, pour réſoudre les skirrhes du foie; ou bien qu'il ſe ſervoit d'une infuſion faite avec une drachme ou deux de racine de ciguë ſéchée à l'ombre, & réduite en poudre.

La deſcription que *Storck* donne de cette plante eſt tirée de *Moriſon*, vol. III. p. 290; voici la maniere de la préparer. Prenez du ſuc de ciguë nouvellement cueillie, & faites-le épaiſſir à petit feu dans une poëlon de terre, en le remuant ſans ceſſe, de peur qu'il ne ſe brûle, juſqu'à ce qu'il ſoit en conſiſtance d'ex-

trait. Incorporez avec cet extrait autant de poudre de feuilles qu'il en faut pour en former une masse de pilules, du poids de deux grains chacune.

Il commence toujours par une petite dose, se bornant le premier jour à une pilule matin & soir. Le troisieme & le quatrieme jour, il en donne trois. Au bout de huit jours, il commence à donner deux pilules trois fois par jour, & augmentant ainsi à proportion, selon que le cas l'exige, il en vient à une drachme, ou une drachme & demie dans l'espace de vingt-quatre heures; & quoiqu'il ait donné ces pilules pendant une année, ou deux, ou plus, sans discontinuer, il ne s'est jamais apperçu qu'elles aient produit aucun mauvais effet; mais l'expérience m'a appris que pour opérer, elles doivent être aidées d'autres remedes.

L'éloge que le docteur *Storck* fait de cette plante dans sa dissertation, a engagé plusieurs médecins françois & anglois à l'employer dans les mêmes occasions; mais quoiqu'ils aient exactement

suivi sa méthode, ils ne se sont cependant point apperçus qu'elle ait produit un grand effet. M. Astruc dit, qu'on a long-temps donné à Paris l'extrait de ciguë dans tous les cas pour lesquels le docteur *Storck* l'emploie lui-même; mais que tout son effet s'est réduit à causer des étourdissemens & à affoiblir la vue des malades, & que son succès n'a point répondu à l'idée qu'on s'en étoit faite. Le docteur *Storck* avoue lui même qu'il n'a pas réussi sur quelques malades, encore qu'ils en eussent usé pendant long-temps, & que la ciguë terrestre a souvent manqué dans des cas où l'aconit a prévalu.

La troisieme plante que ce docteur recommande est l'aconit, *aconitum*. *Wepfer* l'a décrit sous le nom de *cicuta aquatica*, ou de ciguë aquatique, & a parlé de quelques enfans qui sont morts pour en avoir mangée. Les altérations qu'elle produit dans le corps, à ce que dit *Wepfer*, sont une chaleur & une douleur violente dans l'estomac, des convulsions terribles, la privation de tous les sens, la distorsion des yeux, un

écoulement de ſang par les oreilles ; la bouche ſe ferme au point qu'il eſt impoſſible de l'ouvrir. On peut joindre à ces ſymptômes les efforts inutiles que fait pour vomir celui qui en a mangé, un hoquet fréquent, accompagné d'une diſtenſion & d'une enflure conſidérable, ſur-tout dans l'eſtomach ; & lorſque la mort a mis fin à ces maux, le cadavre continue de rendre par la bouche une écume verdâtre.

Cependant le docteur *Storck* n'a pas laiſſé que de préparer cette plante, & de la donner en même quantité que la ciguë terreſtre, & il aſſure qu'elle lui a réuſſi dans des occaſions où la ciguë n'avoit produit aucun effet, ainſi qu'on peut le voir dans le traité qu'il a donné de cette plante.

Le docteur *Storck* ne prétend point cependant que l'on prenne ce qu'il dit dans un ſens général, ni que l'on regarde la ciguë comme un ſpécifique abſolu ; & il eſt bien éloigné de croire que ces régles ſoient générales, ni qu'elle produiſe toujours ſon effet. Il avoue

même ingénument qu'il a eu des malades de toute espece auxquels elle n'a été d'aucune utilité, encore qu'elle fut indiquée par la ressemblance de la maladie.

Mais si quelqu'un desire faire l'essai de la vertu de ces plantes dans l'espérance d'obtenir sa guérison, je lui conseille de ne les employer au commencement qu'à petite dose; car il y a des constitutions pour lesquelles les remedes les plus innocens deviennent très-nuisibles. Afin donc de prévenir les accidents qui peuvent arrriver, & en attendant que l'on connoisse le tempérament du malade, le plus sûr est d'agir avec prudence, & de se borner à de petites doses.

Un autre remede proposé pour les cancers, sont les pilules d'antimoine. Ce minéral tel que l'analyse le fait connoître, étant donné sous une forme solide, n'est pas plus capable d'opérer sur les cancers que sur les skirrhes, comme je l'ai déja observé. Au contraire, il nuit à l'estomac par ses pointes & sa pesanteur, & aucune liqueur ani-

male ne peut le diſſoudre ; il ne peut donc être porté dans les veines lactées, ni ſe mêler avec le ſang, puiſque ſes particules métalliques reſtent enveloppées dans le ſouffre qu'il contient ; d'où il s'enſuit qu'on ne doit point le donner en ſubſtance dans les maladies cancéreuſes.

Concluons que tous les remedes propoſés juſqu'ici pour la guériſon des cancers, ne ſont que des remedes palliatifs, & qu'on n'a point encore découvert de ſpécifique pour cette cruelle maladie, bien que les médecins de toutes les nations depuis le temps d'Hippocrate juſqu'au nôtre, aient tenté des expériences ſur toutes les ſubſtances du regne végétal & du regne minéral, en commençant par les plus innocentes, & finiſſant par les poiſons les plus violens. Voyant donc que cette maladie ſe jouoit des efforts de la médecine, ils ont eu recours à l'amputation, comme à la ſeule & unique reſſource.

Cependant cette opération cruelle eſt ſi peu certaine que de deux cents fem-

mes à qui l'on a amputé la mammelle ; il ne s'en eſt trouvé que trois qui aient été guéries ; l'extirpation n'eſt pas plutôt faite, que le mal recommence avec plus de violence qu'auparavant. D'ailleurs elle n'eſt pas toujours poſſible, & l'on ne ſçauroit la tenter quand la mammelle eſt adhérente, & que les glandes axillaires ſont enflées & skirrheuſes, comme auſſi lorſque la partie eſt voiſine de quelque gros vaiſſeau, ou que le ſang eſt infecté. Il eſt donc évident que tous les remedes employés juſqu'ici, ſans en excepter l'extirpation, ne ſont d'aucune utilité, pour la guériſon des cancers. Ce ſeroit même en vain que l'on compteroit ſur l'ampuration, ſans que la matiere morbifique reſte mêlée avec la maſſe du ſang ; car à moins qu'on ne la détruiſe par des ſpécifiques convenables, le mal renaît au même endroit, ou bien par une eſpece de métaſtaſe, l'humeur cancéreuſe va ſe porter ſur une autre partie.

Après avoir examiné la pratique précédente, & rapporté les diverſes opi-

tions & les différens remedes dont on s'eſt ſervi juſqu'ici pour les cancers, il ne me reſte plus qu'à donner un détail plus exact de la nature des cauſes & des différentes eſpeces de skirrhes & de cancers, afin d'établir enſuite une méthode curative plus univerſelle, plus ſolide, plus sûre & plus efficace qu'aucune de celle qu'on a employées juſqu'à préſent. Je propoſerai quelques théorèmes, dont on pourra tirer des conſéquences pratiques, qui feront connoître l'erreur où l'on eſt de regarder le mercure, l'antimoine & la ciguë comme ſpécifiques pour ces ſortes de maladies, & même des conſéquences générales d'un petit nombre de cas particuliers. Il faut pourtant convenir que ces remedes ſont utiles lorſqu'on en fait uſage dans les maux de ce genre, mais à propos, comme je l'ai obſervé, & qu'on y joint mon remede *anti-cancéreux*.

Méthode la plus sûre, la plus efficace & la plus certaine de traiter les différentes especes de skirrhes & de cancers.

JE passe à la méthode curative dont je me suis servi pendant plusieurs années avec le plus grand succès, dans quantité de skirrhes & de cancers.

Deux choses, dans ces maladies, méritent une attention toute particuliere, sçavoir: les causes antécédentes, & la matiere du cancer déja formé. A l'égard des causes, je diviserai les cancers en quatre différentes especes; 1°. ceux qui procedent du virus vénérien; 2o. ceux qui viennent d'une humeur scorbutique ou scrophuleuse; 3°. ceux qui reconnoissent pour cause une complication de maladies antérieures; 4°. ceux qui sont produits par des accidents externes, bien que les malades jouissent d'une parfaite santé, & n'ayant jamais eu de maladie. Il s'ensuit donc que les cancers

ſont ou vénériens, ou ſcorbutiques; ou compliqués, ou ſimples.

Le médecin doit donc uſer de toute ſa ſagacité, pour ſatisfaire à ces quatre indications, & approprier à chacune le traitement qui lui convient. Lorſque le cancer eſt vénérien, j'emploie les remedes mercuriels dans les intervalles convenables, comme les ſeuls ſpécifiques; s'il eſt ſcorbutique, ou ſcrophuleux, le meilleur ſpécifique eſt l'eſſence ou la ſolution d'antimoine; s'il eſt compliqué, je mets tour à tour en uſage ces deux remedes; s'il eſt ſimple ou s'il provient d'un accident externe, je preſcris le lait de chevre préparé avec la ciguë: c'eſt le meilleur ſpécifique dans ce cas.

Ce qui m'a engagé à éprouver la ciguë ſur les chevres, c'eſt que j'ai lû que les plantes venimeuſes agiſſent différemment ſelon les animaux qui en uſent; la ciguë, par exemple, ne fait point de mal aux chevres, elle eſt bienfaiſante au contraire & nourriſſante pour elles. Cet animal a l'eſtomac aſſez fort pour ſur-

monter la qualité corroſive de cette plante, & a peut être beſoin d'être ranimé par des particules chaudes & actives. Dans le temps que la ciguë n'eſt point en herbe, ni par conſéquent en état d'être broutée par les chevres, j'en prends une, à qui j'en donne l'extrait dans du lait de vache, pour communiquer ſa vertu au ſien; par ce moyen la ciguë devient innocente & efficace, & même infiniment ſupérieure à toute autre préparation. Elle ne cauſe ni vertiges, ni foibleſſe de vue; ni aucun de ces mauvais ſymptômes qu'elle a coutume de produire, ſi on la donne en ſubſtance.

J'appelle mes remedes *anti-skirrheux & anti-cancéreux*, les remedes externes dont je me ſers conſtamment dans toutes les eſpeces de skirrhes & de cancers, en les alliant avec les remedes internes dont j'ai parlé dans l'article précédent, pour détruire les cauſes antécédentes de ces maladies.

Le premier poſſede des vertus admirables: il relâche les fibres & les membranes de la partie skirrheuſe, rétablit & fortifie

fortifie leur reſſort, adoucit & atténue l'humeur épaiſſie, la réſout, ou la fait ſuppurer, ſans exciter d'irritation, ni d'inflammation, & ſans cauſer de cancer.

Le ſecond eſt excellent pour calmer la violence de la douleur, pour corriger la ſanie cancéreuſe, & l'amener à une ſuppuration louable, auſſi-bien que pour déterger & cicatriſer les ulceres. En faiſant alternativement uſage des remedes internes & externes, je guéris radicalement la maladie, ſans qu'on ait à craindre aucune rechûte.

Ce que je viens de dire de l'origine & des cauſes des skirrhes & des cancers, s'accorde avec les obſervations & l'expérience, & l'on doit tenir pour certain que ces maladies procedent toujours de l'une ou de l'autre de ces cauſes, & par conſéquent il eſt aiſé de ſe décider ſur le traitement qu'elles exigent.

Bien que je ſoutienne qu'il n'y a point de remede, qui ſeul & indépendamment d'un autre, puiſſent guérir radicalement toutes les eſpeces de skirrhes & de cancers, ni paſſer par conſéquent pour un ſpécifique, je ſuis fort éloigné de vou-

loir nier les vertus du mercure, de la ciguë & de l'antimoine, ſi on les emploie à propos, & relativement aux maladies auxquelles ils conviennent.

C'eſt pour n'avoir pas fait ces diſtinctions, & pour n'avoir pas connu de meilleur ſpécifique, que les docteurs Buckner, Gmelin, Sanchez, Lambergen, Storck, & ceux qui ont ſuivi leurs inſtructions, ont ſi ſouvent échoué dans la cure de ces maladies.

D'après des ſuccès confirmés par beaucoup d'expériences, je puis aſſurer, que les cancers & les skirrhes ſe guériſſent par ma méthode, que mes remedes ſont infiniment ſupérieurs à tous ceux dont on s'eſt ſervi juſqu'ici, & que par conſéquent les malades en recevront un ſoulagement conſidérable. Plus je m'en ſuis ſervi, plus j'ai eu occaſion d'admirer leurs vertus & leur efficacité; & j'ai eu la conſolation de voir des malades abandonnés comme incurables, recouvrer la ſanté par l'uſage de ces remedes, très-innocens & convenables à tous les âges, les ſexes & les tempéraments, & applicables dans tous les temps

& dans toutes les eſpeces de ces maladies.

Nous avons quantité d'exemples de maladies, qui après s'être jouées des efforts de la médecine & de la chirurgie, ont été guéries par des remedes ſimples, & dont on n'avoit aucune connoiſſance ; témoins la morſure de la vipere, par *l'huile ;* celle de la tarentule, par la muſique ; la vérole, par le mercure ; le ſcorbut, par l'eſſence des minéraux ; les fièvres intermittentes, par le quinquina ; & enfin, la dyſſenterie par *l'ipécacuanha* & le *ſimarouba.* Ces remedes & quantité d'autres ont été le fruit de l'expérience, & ont été regardés comme des ſecrets. Auſſi lorſque j'entends parler d'une cure conſidérable de cancers, je ne néglige rien pour m'inſtruire du ſuccès qu'ont eu les remedes dont on s'eſt ſervi. Ce n'eſt que par ces recherches qu'on peut parvenir à une méthode curative plus ſûre & plus efficace.

Peut on s'imaginer que la Providence, après nous avoir fourni tant de moyens pour ſubſiſter, & nous délivrer de nos maux, nous ait refuſé ceux dont nous avons beſoin pour la guériſon des can-

cers ? Une pareille idée n'offenſe pas moins ſa ſageſſe que ſa bonté ; il eſt plus naturel de croire que parmi cette variété infinie de remedes qu'elle a créés pour notre uſage, il doit s'en trouver quelqu'un pour cette maladie dangereuſe & funeſte.

J'ai eu occaſion dans le cours de ma pratique d'obſerver quantité de choſes que les autres n'ont point vûes, ou qu'ils ont négligées parce qu'elles ne leur ont pas paru aſſez importantes pour mériter leur attention. Ce ſeroit pourtant un avantage pour la ſociété de les connoître ; cette raiſon m'a déterminé à publier la méthode qui m'a paru la plus efficace pour la guériſon de ces maux.

Rien ne prouve mieux le mérite & l'efficacité de mes remedes, que les cures ſurprenantes opérées par leur moyen.

Si je voulois ſuivre l'exemple de pluſieurs perſonnes, je pourrois groſſir mon livre d'un grand nombre de faits, nommer ceux que j'ai traités, & faire l'hiſtoire de la nature de leurs maladies & de leurs guériſons : mais je ſçais par expérience que cette voie eſt peu capable de perſuader. J'avouerai néantmoins que j'ai les témoignages les plus authentiques de mes ſuccès.

EXTRAIT

D'un Eſſai ſur la guériſon des fiſtules ſans avoir beſoin des ſecours cruels de l'opération ni des cauſtiques.

ON ſoutenoit autrefois qu'il n'y avoit point de *ſpécifiques*, parce qu'on n'en connoiſſoit pas. Ceux qui méritent ce nom & dont la découverte eſt due au hazard & à l'empiriſme, quoiqu'en fort petit nombre, à la vérité, donnent-ils le droit d'aſſûrer qu'il ne peut y en avoir d'autres, & qu'il y a certaines maladies pour leſquelles il eſt abſolument impoſſible d'en trouver ? Pourquoi borner ainſi les reſſources de la nature qui ſemble prendre plaiſir à ſe cacher dans les productions les plus utiles ? Heureuſement pour l'humanité, & pour l'art, les plus

habiles médecins de notre ſiécle ne ſont pas de ce ſentiment. Les tentatives qu'ils font à l'envi tous les jours pour trouver des remedes aux maladies les plus difficiles à guérir, & les plus rebelles, le prouvent aſſez : & les ſuccès qu'ils ont obtenus les dédommagent amplement des coups que leur portent de concert l'ignorance & la jalouſie.

Mais dira-t'on, leurs expériences ont été démenties ſous les yeux de ceux qui les ont répétées, non ſeulement ſans prévention, mais encore avec le deſir de les voir ſe vérifier & par-là augmenter les reſſources dont l'homme a beſoin pour ſe guérir d'une foule de maux.

Je réponds qu'avec la meilleure volonté, les épreuves ſont ſouvent expoſées à manquer entre des mains étrangeres. Mille obſtacles, que ſçait prévenir ou diſſiper l'inventeur du remede, peuvent s'y oppoſer. Je n'ai pas beſoin d'entrer dans des détails à cet égard ; ils ſont connus du médecin.

Il me ſemble entendre quelques voix s'élever & avancer, que ce langage eſt

celui de l'empiriſme. Mais qui a plus étendu que lui l'empire de la médecine ? de qui l'art a-t'il plus tiré de ſecours ? à qui l'humanité a-t'elle plus d'obligations ? N'a-t'il pas ſervi à former les principes de l'art ? ſans lui il ſeroit encore au berceau. J'en prends à témoin ce qu'il y a de médecins éclairés. Mais en parlant ainſi, je ſuis bien éloigné d'applaudir au charlataniſme plus répandu que jamais dans toutes les grandes villes. S'il ne s'étoit introduit que dans la médecine, la ſociété ſouffriroit moins. Malheureuſement il eſt par-tout, ainſi que le plus affreux brigandage. Pourquoi, par quel privilege la médecine en ſeroit-elle exempte ?

Cependant le vrai médecin n'eſt point un charlatan ; comme le charlatan n'eſt point un médecin. Celui-ci inſtruit par des maîtres habiles, guidés par les écrits de ceux qui l'ont précédé, éclairés par ſes réflexions & l'étude de la nature, autoriſé dans ſa conduite par ſes expériences, ſes obſervations, ſes bons, comme ſes mauvais ſuccès ; celui-ci, dis-je,

eſt-il à comparer à celui-là qui n'a aucun de ces titres, & dont tout le mérite eſt de vanter une célébrité qu'il n'a point, & de promettre effrontément des guériſons qu'il n'eſpere pas lui-même. Si elles arrivent quelquefois, elles ſont dues à une eſpece de fatalité (s'il eſt permis de parler ainſi). Je comparerois volontiers ces affronteurs impudents à ce vindicatif qui croyant tuer ſon ennemi d'un coup de poignard, lui ſauva réellement la vie en lui ouvrant une vomique bientôt fatale pour lui. C'eſt de ces dangereux impoſteurs que Pline a dit, *experimenta per mortes agunt.*

Le charlatan ne connoît que ſon remede, & à peine le nom des drogues qui le compoſent; mais il ignore la nature du mal pour lequel il l'emploie. Qu'il ſoit dans ſon commencement, dans ſon état, dans ſon dernier dégré; que le malade ſoit jeune, ou vieux; qu'il ſoit robuſte ou foible; que ſes humeurs ſoient ſaines ou viciées; qu'il renferme au-dedans de lui un virus quelconque bien décidé par les ſignes extérieurs qui ne per-

mettent pas d'en douter ; tout cela lui eſt indifférent ; il donne ſon remede, ſans autre précaution ; il laiſſe le trop crédule malade dans l'état où il l'a pris, ou le tue ; cette triſte victime de l'ignorance meurt tranquillement ſans accuſer celui qui lui promettoit une vie qu'il lui ôte ; & ſans qu'il s'éleve aucun remords dans cette ame cruelle & vénale. Ajoutons que les gens de l'art ſont les témoins qu'il écarte. En effet, s'il avoit autant de confiance qu'il le publie, pourquoi les craindroit-il ? Eſt-il un ſeul médecin qui refuſe de rendre hommage à la vérité ? Quand un d'entr'eux a eu le bonheur de faire une découverte, n'eſt-il pas empreſſé que ſes confreres de tous les pays conſtatent l'état du malade, le ſuivent durant le traitement, & jugent de la guériſon, lors même qu'il a des raiſons pour ne pas rendre publique ſa méthode (*), ou pour différer de le faire. C'eſt

(*) Stahl & Hoffmann, tous deux profeſſeurs de médecine à Hall, & généralement reconnus

toujours à regret qu'il la garde pour lui ſeul ; il ſçait que ſouvent un remede pour être trop tôt connu perd dans l'opinion, & que ſes vertus ſemblent elles-mêmes s'évanouir. Un autre motif le retient encore, c'eſt l'envie d'être utile plus ſûrement & plus long-temps à ſes ſemblables, & le regret de ne l'avoir pas été par trop de précipitation.

Mais s'il annonce un remede qu'il a trouvé, c'eſt qu'il en a le droit ; c'eſt qu'un titre légal, & par conſéquent reſpectable le lui permet : il le fait avec modeſtie, mais avec l'aſſurance que donne les ſuccès. Cependant il ne ſe refuſe pas à voir ſon traitement éclairé par ceux auxquels les Ecoles de Médecine ont donné une eſpece de miſſion pour ſecourir les malades & les infirmes.

Telles ſont les diſpoſitions du véritable médecin ; telles ſont les miennes.

---

pour célébres dans leur profeſſion, ont gardé, ſans ſcrupule, pluſieurs remedes en eux-mêmes ; & s'en ſont ſervis ſans jamais les communiquer au public.

On ne ſera donc point ſurpris ſi après avoir vu un nombre de perſonnes attaquées de fiſtules, & m'être particulierement attaché à découvrir un moyen ſimple & aiſé de les guérir, ſans aucun aſſujettiſſement de la part des malades, & ſans les empêcher de ſuivre leurs affaires; on ne ſera pas ſurpris, dis-je, ſi j'oſe en prévenir le public. Ces maux ſont trop fréquens, trop répandus, & je ſuis trop ami de l'humanité pour ne pas annoncer une méthode qui a eu le plus grand ſuccès en Angleterre & ailleurs.

Je ſçais qu'il y a des moyens de les guérir, je les connois, je les ai vus réuſſir. Ils ont dû ſuffire tant qu'on n'en a pas eu d'autres. Ces moyens ſont, 1° l'opération, 2° les cauſtiques. De ces deux moyens, le premier l'emporte ſûrement ſur l'autre, parceque les douleurs de ce remede, tout cruel qu'il eſt, ne ſont que celles du moment, ſi l'opération eſt bien faite & par une main habile; s'il ne ſe rencontre pas de clapiers profonds ou cachés; & ſi le ſujet ne porte

pas au-dedans de lui même une eſpece de germe qui donne lieu à une nouvelle régénération. Dans les cas contraires, il faut revenir à une ſeconde & même à une troiſieme opération, quelquefois malheureuſement auſſi infructueuſe que la premiere ; on a même vu le malade ſuccomber enfin, & mourir également exténué par les douleurs, & par une longue & abondante ſuppuration.

Quant au ſecond moyen, les cauſtiques, on a dû les proſcrire à cauſe des tourmens atroces qu'ils cauſent au malade, tourmens ſouvent renouvellés, ſans parler de l'avantage peu certain qui en eſt réſulté pour les malades ; auſſi le plus grand nombre des maîtres de l'art ont-ils rejetté cette méthode.

Il faut certainement que l'homme aime la ſanté comme le plus précieux de tous les biens, quoique ce ſoit celui dont il abuſe le plus, puiſqu'il ne refuſe pas de ſe ſoumettre aux douleurs les plus aiguës, dans l'eſpérance de la recouvrer.

Que ſera-ce donc s'il ne s'agit que d'un

remede doux, qui ne demande qu'un peu de patience, qui ne prive pas un homme des douceurs de la ſociété, & qui le laiſſe tout entier à lui-même & à ſes affaires? J'ai contre moi l'opinion que l'opération ſeule peut guérir les fiſtules; je le ſçais; mais des expériences réitérées & faites ſous des yeux éclairés du flambeau de la médecine, & leurs ſuccès confirmés animent ma confiance & ne me permettent pas de me taire, de peur d'être reſponſable envers le créateur & envers mes ſemblables du bien que je n'aurois pas fait, auſſi bien que du mal que je n'aurois pas empêché.

Quelques-uns me donneront peut-être les épithétes odieuſes qui conviennent au fourbe & à l'impoſteur; je n'y oppoſerai que mes ſuccès; & il me ſuffira que ma conſcience ne me reproche rien.

Pour les médecins qui ne ſeront point prévenus, & qui par un doute louable attendront pour prononcer que les ſuccès aient répondu à mes promeſſes, je les prie de me faciliter les occaſions de les convaincre. Je ne demande d'eux que de

rendre juſtice à la vérité. Leur eſprit bien diſpoſé, par cela même que le doute eſt fondé dans les choſes inconnues, me fait compter par avance ſur leurs ſuffrages.

Quoi qu'il en ſoit, je vais, pour la ſatisfaction des malades, dire deux mots du remede dont je me ſers dans dans les fiſtules. Je fais uſage de deux moyens, l'un interne & l'autre externe. L'interne eſt un électuaire dans lequel il n'entre aucune compoſition de mercure; il n'empêche point de vacquer à ſes affaires, & n'exige aucun régime extraordinaire; il opére, en ſe communiquant à toutes les humeurs qui circulent il ſe mêle intimement avec le ſang, & agit ſur toute la maſſe avec tant de force qu'il atténue & diviſe ſurement & promptement les concrétions & les viſcoſités, & emporte les impuretés; & comme il eſt entraîné dans tous les vaiſſeaux par le torrent de la circulation, il briſe & réſout toutes les cohéſions & obſtructions, & va porter ſes vertus ſalutaires aux parties les plus éloignées.

Le remede externe n'eſt qu'un linimens

doux qui ne cauſe pas la moindre douleur, & qui ne fait pas changer de couleur à la peau.

Je me garderai bien de parler de tous ceux à qui j'ai épargné les douleurs de l'opération qu'on leur propoſoit. Comme je ſerois trop long, je n'entrerai dans aucune diſcuſſion théorique, l'expérience eſt le ſeul but où je viſe; ce qui eſt ſans doute préférable à tous les ſyſtêmes. Je ne paſſerai cependant pas ſous ſilence deux cas nullement ſuſpects, puiſqu'ils ſont munis de témoignagnes aſſez forts pour diſſiper tous les doutes.

Premier cas.

Dans le mois d'Avril 1764. Mr. M.... que j'avois déjà guéri d'une fiſtule, me pria de viſiter un de ſes amis qui en étoit incommodé depuis trois ans; il s'étoit rendu à Londres pour ſe faire faire l'opération, je ne demandois pas mieux que de la lui épargner; & à la premiere viſite, avant examiné le mal, je trouvai que la fiſtule avoit pour le moins

un doigt de largeur depuis l'anus ; je reconnus avec la ſonde & mon doigt qu'elle étoit profonde, ce qui lui cauſa une grande douleur. Pendant les quatre derniers mois, il avoit conſtamment ſouffert des douleurs cruelles, il étoit foible & décharné, il avoit une fiévre lente qui l'exténuoit, une toux étique, il étoit dans un état ſi déſeſpéré que je ne me ſentois pas le courage de l'entreprendre ; c'eſt pourquoi je m'en défendis, autant qu'il m'en fut poſſible, mais je cédai enfin aux prieres d'un malade qui ſe voyoit ſans eſpérance, & aux inſtances de mon ami qui avoit éprouvé mon remede, & qui n'en ignoroit pas les ſuccès ; mais ſans leur promettre un heureux ſuccès que je n'oſois moi-même eſpérer. Le jour ſuivant je commençai à lui faire prendre mon remède, & dans moins d'un mois j'eus le plaiſir ſenſible de le voir ſans fiévre, avec bon appétit, & onze ſemaines n'étoient pas écoulées qu'il fut parfaitement guéri au grand étonnement de deux célébres chirurgiens qui ne peuvent me refuſer leur témoignage.

II. Cas de M. B. âgé de 61. ans.

Il y a 16. mois environ qu'on vint me prier d'aller visiter M. B... agé de 61. ans. M'y étant rendu je le trouvai dans un état déplorable : j'examinai sa maladie, & il me dit qu'il avoit une fistule à l'anus depuis cinq ans, & que dans l'espace de neuf mois, il avoit essuyé l'opération pendant trois fois. Les douleurs aiguës qu'il souffroit depuis longtemps, & le peu de soulagement qu'il avoit senti de l'opération, l'avoient enfin porté, de l'avis de son chirurgien, à se mettre entre mes mains. J'examinai la fistule, & je trouvai plusieurs sinus ou sinuosités fort profondes & vers le col de la vessie, & plusieurs autres vers les os des hanches avec un grand écoulement d'une matiere purulente; il avoit une fièvre continuelle, & une diarrhée violente depuis quelques jours qui l'avoit réduit à l'extrémité. Dans ces tristes circonstances, je déclarai à sa famille que le danger étoit grand, ce qui s'accordoit avec ce dont le chirurgien

les avoit prévenus. Le jour d'après j'examinai le malade avec toute l'attention requiſe, je m'informai du commencement de ſa maladie, & de ce qu'il croyoit y avoir donné lieu; le cas me parut ſérieux, & me jetta dans la perplexité me doutant que ce devoit être la ſuite d'une maladie vénérienne; en effet il me fit l'aveu, que deux ans avant que la fiſtule parut, il avoit été traité d'une gonorrhée, dont l'écoulement avoit été arrêté par des injections aſtringentes, & par d'autres remedes de pareille nature qu'il avoit pris intérieurement; cet aveu me perſuada que ces remedes peu convenables avoient occaſionné une métaſtaſe, ou tranſport du virus de ſon ancienne place à l'anus. Je pris mes meſures ſur ces indications, & je me réglai en conſéquence; je commençai la cure immédiatement. En moins de quatre jours la diarrhée, à laquelle je donnai ma premiere attention, ceſſa preſque entiérement; dans quinze jours environ la fiévre qui l'avoit exténué s'abattit; & en moins d'un mois la ma-

tière commença à être plus épaiſſe, moindre, & de meilleure qualité; il fit conſtamment uſage de mon remede, & dans quatre mois il fut parfaitement rétabli. Il jouit préſentement d'une ſanté qui ne ſe reſſent ni de ſon âge, ni de ce que ſes maux lui ont fait ſouffrir par le paſſé.

F I N

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *Nouvelle Essai sur la Médecine pratique sur le Cancer ;* & je l'approuve. Donné à Paris ce 4 Juillet 1767.

MALOUIN.